

MAZISI KUNENE

ZULU POEMS

POEMES ZOULOUS

Traduits de l'anglais par Jean Sévry

- Introduction, par Mazisi Kunene
- Remarques du traducteur
- Poèmes zoulous

* *
*

INTRODUCTION

Les poèmes contenus dans ce volume sont extraits de plusieurs recueils de poèmes que j'avais tout d'abord écrits en zoulou. Je les ai choisis en fonction de leur traductibilité, et des différents genres qu'ils représentent. Je les ai écartés toutes les fois que je sentais que la traduction ne parviendrait pas à rendre convenablement les idées contenues dans l'original. Je ne prétends pas avoir réussi à surmonter un problème vieux comme le monde, celui de la traduction, problème que j'ai trouvé d'autant plus complexe que je devais traduire à partir d'une langue qui n'a pas la même structure, la même histoire culturelle, et dont les connotations sont totalement différentes. Je traiterai ceci plus en détail dans la seconde partie de cette introduction. Mais avant d'en débattre, permettez-moi de vous préciser dans quelles circonstances ces poèmes ont vu le jour.

La littérature zoulou, dont ce volume de poèmes fait donc partie, a connu une longue histoire. Et pourtant, dans une large mesure, elle est encore ignorée et cela, pour deux raisons. Tout d'abord, il s'agit d'une littérature orale, du moins jusqu'à une époque récente, à partir de laquelle elle a été enregistrée. Et en tant que telle, sa survie est à la merci d'institutions spécialisées qui ont pour mission de la sauvegarder. Parmi celles-ci, quelques-unes ne peuvent être dissociées d'un culte traditionnel des Ancêtres qui, par sa nature même, implique que l'on vénère des déclarations faites par des Ancêtres dont les poèmes nous rapportent les hauts-faits. Les poètes et les conteurs éminents étaient tenus en telle estime que la communauté veillait à leur entretien. Ceci leur permettait de se déplacer librement d'une zone à l'autre, en récitant leurs œuvres à des auditoires fort enthousiastes et

très critiques. Au travers de telles institutions, et par d'autres procédés mnémoniques, au fil de nombreuses générations, cette société zoulou a su garder sa littérature presque intacte.

Par la suite, un autre élément important, la colonisation, a fait que cette littérature est demeurée dans l'ombre. La conquête des peuples africains a incité missionnaires et administrateurs à se livrer à une frénésie de destruction des valeurs de la tradition, sauf lorsqu'elles allaient dans le sens des intérêts des conquérants. Inévitablement, ceci a provoqué l'élimination de ces mêmes institutions qui avaient joué un rôle créateur si important. Les raisons, les motivations pour le faire pouvaient certes diverger, mais le résultat a été le même. L'administrateur entendait utiliser la population noire comme un réservoir de main-d'œuvre bon marché. Et pour y parvenir, il l'avait systématiquement chassée de ses terres qui constituaient le fondement même de sa culture. Ce faisant, il avait disséminé les populations, en remplaçant une organisation sociale fortement communautaire par une économie basée sur l'argent et sur l'individu. Et afin de développer le commerce avec les « Indigènes », l'administrateur ne cessa de prêcher la supériorité de son mode de vie. Au travers de livres apportés de l'Occident qui comportaient des visions très partisans de l'histoire, il mit un terme à toute possibilité d'une exploration identitaire. Et c'est ainsi que grandit un peuple qui n'avait pour éthique que l'imitation de l'étranger, qui non seulement enviait les choses de « l'homme blanc », mais jetait également sur sa propre histoire un regard plein de dégoût.

Le missionnaire oeuvrait avec une même ferveur. Dans ses sermons il parlait d'un dieu dont le dégoût qu'il éprouvait pour les mœurs des païens reposait en fait sur des critères culturels anglais. En fait, ce désaveu correspondait aux intérêts de l'empire britannique : c'est pour cette raison que des chrétiens noirs combattirent

avec fanatisme ceux dont on leur avait dit qu'ils étaient des païens et des anté-christs. Et comme leur niveau de vie se voyait amélioré par quelques stimulants, comme le droit de vote pour les riches et pour les gens instruits, non seulement ils rejetèrent complètement leur culture, mais en plus ils se mirent en tête de faire table rase de tout ce qui était « indigène », à moins que cela ne soit formellement approuvé par le missionnaire. Ils épousèrent complètement l'idéologie de l'individualisme, si bien que ceux qui n'étaient pas des chrétiens les appelaient « les radins », ou bien « ceux ui font leur cuisine dans une petite marmite ».

Etant donné que la générosité et le concept de partage constituaient la base même de la philosophie de la tradition, ces attitudes et ces comportements montraient à quel point les noirs convertis avaient été aliénés à leur propre culture.

Mais ce qui se passait dans les écoles de la mission était encore plus tragique, dans la mesure où il s'agissait, en fait, de la culture et de la littérature de la tradition. Le missionnaire et l'administrateur conjuguèrent leurs efforts pour mettre en place des règles selon lesquelles la langue africaine et des modes d'expression de la culture traditionnelle ayant trait à la danse (ainsi, « la nudité des corps », ou encore « l'enthousiasme de la participation ») furent interdites au risque d'encourir un châtement sévère, tel que le travail forcé, ou les quolibets. Mais par ailleurs, les élèves durent passer sous les fourches caudines de la langue anglaise, des danses folkloriques anglaises, et de leurs façons de s'habiller. Bien entendu, « l'enthousiasme de la participation » et la « nudité des corps » étaient des concepts qui revenaient à définir une culture. Il en résulta, pour les littératures africaines, la perte de certains de leurs éléments, précisément parce que une littérature africaine impliquait une participation de la communauté, et pour ce qui est de son expression, des mouvements du corps jusque dans ses manifestations les plus infimes. En outre,

l'ignorance colossale des conquérants eut pour autre conséquence qu'ils proposèrent une définition des littératures et des philosophies africaines qui les relèguèrent au dernier niveau de l'expression.

Les poèmes qui suivent auront atteint leur but s'ils incitent à un effort de compréhension quant à la véritable nature de la pensée et de la littérature africaine. Qu'est ce qu'une littérature de la tradition ? Quelles en sont les origines ? En quoi diffère-t-elle des autres littératures ? Voilà quelques-unes des questions auxquelles j'aimerais répondre.

Comme la plupart des littératures africaines, la littérature zoulou est communautaire. Ceci est lourd de conséquences tant au niveau du style que de celui de la philosophie. On ne saurait réduire cette organisation communautaire de l'Afrique à une simple question d'individus établissant des liens entre eux pour l'amélioration de leur existence, comme certains ont cru bon de l'affirmer, pas plus qu'on ne saurait la comparer (si ce n'est à un niveau très superficiel) aux communautés rurales de l'Europe. C'est une organisation communautaire qui a élaboré une éthique, un système philosophique qui lui sont propres, ainsi qu'une façon de se représenter et d'interpréter ses réalités et son expérience. Et son évolution n'est pas liée à celle d'un centre urbain. En résumé, c'est une structure communautaire qui est parvenue à affirmer sa spécificité au travers de structures religieuses, de formes de pensée émanant directement de son organisation. Elle croit, par exemple, que la grande vertu n'est pas la justice (il faudrait sans doute mentionner que la justice est le produit d'une société individualiste qui trouve ainsi le moyen de réduire au minimum les conflits qu'elle ne parvient pas à éviter), mais l'héroïsme, c'est-à-dire le don de soi pour le bien de la communauté. C'est pourquoi elle a élaboré une forme particulièrement raffinée d'épopée. Là où des sociétés

individualistes disent « moi », cette philosophie vous incite à dire « moi, pour le bien de ». Ainsi quand un Zoulou échange des salutations, il dit, même s'il est tout seul, « Sawabona », ce qui veut dire « nous nous voyons », ou mieux encore, « moi, au nom de ma famille et de ma communauté, je vous présente mes respects ainsi qu'à votre famille. »

Tout ceci nous aide à comprendre une littérature qui s'est développée au sein d'un contexte communautaire, et pour qu'elle puisse prendre un sens pour sa communauté, cette littérature a recours à une sorte de sténographie, comportant une symbolique que l'on partage en groupe et qui représente un système de pensée très particulier.

En ce sens, les symboles, du moins certains d'entre eux, ont des significations culturelles spécifiques. Si l'on, souhaite comprendre pleinement cette poésie ou cette littérature, il faut comprendre la signification précise de ces symboliques. Beaucoup d'étrangers ignorants ont ainsi relevé ce qu'ils appellent des grognements sauvages ou barbares, ou encore des émissions qu'ils traitent comme des sons dépourvus de sens. Pour un Africain, ces « grognements » et ces émissions ont une signification symbolique qui leur est propre, et sont en même temps des réactions émotionnelles à valeur explicite.

Du fait de sa nature communautaire, la poésie zoulou nécessite un mode spécifique de présentation. Le poète ne se contente pas de réciter son poème, mais il doit aussi le jouer, en pratiquant des variations de tonalités, et il tente de communiquer tout cela par une mobilisation de tous ses sens. A un certain niveau, ce qu'il produit, c'est un chant symphonique, et à un autre, un drame, ou encore, une danse. L'auditoire est tenu sous le charme, non seulement grâce aux mots, à leur sens et leurs sonorités, mais aussi grâce à l'interprétation qu'il en propose. Cet

auditoire manifeste son approbation, ou son désir de participation, soit en imitant les gestes du poète, soit en imaginant d'autres actions propres à traduire la signification des mots. Ceci est accompagné des cris de « Musho ! », ce qui veut dire : « qu'il soit loué ! » (le héros).

Presque chaque membre de cette société a un « Chant de Louanges » dont on lui a fait don, à moins qu'il ne l'ait confectionné lui-même pour célébrer ses hauts faits. S'il confectionne un chant de louanges qui le célèbre, il ne s'agit pas alors d'une louange de soi-même au sens individualiste de ce terme, mais d'une demande de reconnaissance sociale pour les services qu'il a rendus à sa société.

C'est donc à partir d'actions accomplies, et à partir d'une conscience des choses dues à sa communauté que l'individu compose son poème ; ainsi la « louange » est-elle l'affirmation d'une éthique sociale. Beaucoup de gens qui ne comprennent pas l'idéologie de cette Afrique communautaire condamnent sa littérature en la considérant comme autant de vanités. Or les poètes ne faisaient pas que louer des actions approuvées par leur société, ils condamnaient tout aussi bien celles qui leur inspiraient du dégoût. Le terme « bonga » (louer) peut se rendre aussi par condamner. Un grand poète du XIX^e siècle, Mshongweni, dit à propos de Dingaan, le roi des Zoulou :

Toi, le lâche qui a déserté tes propres armées

Dans un autre passage de son épopée héroïque, il condamne le roi puisqu'il a tué ses frères pour prendre le pouvoir :

Ton cœur est noir

Tu as tué Mhlangana, le fils de ton père

Et de Mpande, roi des Zoulou, le poète dit :

Tu es un souverain qui règne sur des femmes

ce qui constitue une grave insulte pour un zoulou élevé dans une éthique militaire, et habitué à considérer que les femmes sont incapables de bravoure.

Ce qu'il y a de meilleur dans la poésie sud-africaine se retrouve résumé dans l'épopée héroïque. L'épopée héroïque zoulou a connu divers stades de développement, depuis environ le début du XVIII^e siècle jusqu'à nos jours. Étant donné que la littérature africaine est l'expression historique de la communauté, le poète ne se lance pas dans des abstractions, il ne se laisse pas entraîner par ses fantasmes personnels. Il est quelqu'un qui enregistre des événements, juge son époque en la mettant en relation avec d'autres époques. Il doit connaître par le détail des événements historiquement importants, en retenir ce qui symboliquement pourrait les représenter et à partir de là, il va élaborer ou mettre en place une réflexion éthique. Du fait même de cette proximité existant entre la littérature et l'histoire, cette dernière va connaître, suivant l'époque concernée, des hauts et des bas. C'est ainsi que la seule image que nous ayons de Ndaba, un souverain zoulou qui a régné au XVIII^e siècle, c'est celle d'un chasseur, son bouclier sur les genoux. La période qui s'étend du XVI^e siècle jusqu'aux environs de 1815 abonde en une poésie dont le thème obsédant est celui de l'apparence physique en tant que qualité esthétique. Ce qui la caractérise encore, c'est la fréquence des métaphores érotiques. Nous pouvons en déduire qu'à cette époque la communauté était moins tendue vers l'action, si on la compare maintenant aux exploits épiques qui vont la caractériser un peu plus tard. On peut ajouter que la poésie de ces périodes anciennes n'a ni la profondeur ni les images éclatantes des autres périodes qui vont suivre.

Les bouleversements provoqués par la rareté des terres entre les années 1795 et 1815 vont se traduire par la création de l'empire zoulou, grâce au génie

militaire de Chaka. En créant cet empire, Chaka a donné naissance à la plus grande période de la littérature zoulou traditionnelle.

Magolwane, poète à la cour de Chaka, a révolutionné la poésie zoulou, car non seulement il a créé une forme qui portait au plus haut niveau pensées et sentiments, mais en outre il a élaboré un style si intense que la légende nous dit qu'il lui suffisait de frapper le sol avec son canne pour que la signification de son poème devienne évidente. Ceci revient à dire que le sens même des mots était devenu plus important que l'interprétation qu'il pouvait en donner. Bien entendu, Magolwane était un homme de la tradition, mais par son génie, il parvint à la faire s'exprimer le plus complètement possible. Les symboles qu'il choisissait ne parvenaient pas seulement à créer des rapprochements entre des termes, mais à provoquer leur fusion. Dans ses épopées, il associait analyses et synthèse de sorte que ses strophes ne se contentaient pas de présenter, puis de traiter un thème, mais elles proposaient également des conclusions, et des réflexions.

Il n'est pas possible, dans le cadre de cette introduction, de donner un compte-rendu détaillé de tout ce que Magolwane a pu apporter à la poésie zoulou. Il a créé une épopée dramatique pour laquelle il a mis en place une forme complexe. Par exemple, quand Magolwane nous décrit une situation fortement tragique, il utilise des consonnes graves et, de la même façon, pour exprimer des sentiments de tendresse, il utilise des nasales, des sifflantes accompagnées de consonnes plus douces :

Usidlikula-dledlwe

Siyadla sidlondlobele

Sibeke izihlangu emadolweni

(Lui le sauvage qui se dresse alors

qu'il mange avec des boucliers sur ses genoux)

Ici, il nous décrit la hâte tragique avec laquelle Chaka mange sommairement avant de se lancer dans la bataille. Il n'est pas possible d'en donner une traduction correcte en anglais, puisque tant de sens est exprimé par des sons.

Mshongweni succéda à Mongolwane, un autre grand poète qui frappe par un ton philosophique, détaché et acerbe. Il nous décrit le cynisme qui caractérisa la période de Dingaan, un roi qui n'avait pas la même compétence et qui prit la succession de Chaka comme roi des Zoulou. Voici ce que Mshongweni nous dit à propos de Dingaan :

Toi le papillon bigarré de Phungi et de Mageba

Qui lorsque je l'effleurai frôla ses ailes

Lorsque l'empire zoulou se désintégra, la poésie connut le même sort tout en réussissant à conserver un peu de sa vitalité et de ses qualités. Cette période plus récente est caractérisée par un sentiment de nostalgie à l'égard de l'ancien pouvoir militaire.

En Afrique du Sud, d'autres peuples africains ont produit une poésie d'égale valeur, au gré des temps forts de leur histoire et de leur expression nationale. Par exemple, la poésie xhosa a une riche tradition qui a connu récemment une renaissance avec un grand poète, Mqhayi. On peut en dire autant de la poésie des Sesotho. On doit se garder de célébrer la poésie zoulou comme si elle était unique en son genre.

Il existe d'autres formes de poésie qui n'ont pas été encore citées ici. Entre autres, il y a le poème satirique, dont la forme tire ses origines des structures communautaires et de la nature orale de cette poésie. Le poème satirique est fortement rythmé. Par principe, il vise à exciter chez les enfants leur sens du rythme,

et il devient alors une sorte de messenger qui popularise ce que le poème débouche sur une moralité :

De la vanité.

Le Chœur : *Femme qui vit de l'autre côté de la rivière,
De quoi donc peux-tu te vanter ?*

Une voix : *Je me vante de ma jupe !*

Le Chœur : *De quelle jupe te vantes-tu ?*

Une voix : *D'un vêtement qui est beau et mou.*

Le Chœur : *Un cerveau, aussi, peut être mou !
Le grand arbre quand il tombe
Craque, et au sol il gémit comme un chien.*

Bien sûr, ces formes dramatisées sont à l'occasion utilisées pour rendre populaires des thèmes qui ne sont pas nécessairement satiriques, mais dans la plupart des cas il s'agit bien de critiquer la société.

D'autres formes de poésie s'inspirent de l'épopée, ainsi que des poèmes célébrant les louanges des taureaux, des oiseaux, etc.. :

*Oh mon taureau, ils t'ont touché pendant ton sommeil,
Tu t'es réveillé et tu as plongé la terre dans les ténèbres.*

Dans ce type de poème celui qui improvise pose un problème concret que l'on doit interpréter soit littéralement, soit de façon symbolique, en désignant ainsi ceux qui provoquent une guerre. L'une des caractéristiques majeures de la poésie zoulou, c'est son sens concret des images. Il provient d'un contact avec le quotidien, et il est naturel que la langue et ses symboles reflètent cet aspect concret. Il faut toujours garder cela à l'esprit, car la plupart de ces affirmations peuvent prendre, quand on les traduit, un aspect didactique, ou comporter des sous-entendus qui sont des allusions à la spiritualité, elles n'en sont pas moins très loin de ce genre de préoccupations. Quand une personne déclare en zoulou ou en xhosa « J'espère que

nous nous reverrons », elle n'exprime pas là une vision de l'esprit, elle veut simplement vous dire : « il faudrait que vos activités et les miennes se rencontrent et si l'un de nous deux ne fait rien en ce sens, il en portera la responsabilité ». Parfois, on pousse cette façon de penser si loin que à l'occasion du deuil d'un ami défunt, le poète va lui faire le reproche de l'avoir abandonné, et d'avoir permis à la mort de l'emporter à un moment où ils auraient dû se rencontrer. On a entendu des gens déclarer : « je te défends de mourir avant notre prochaine rencontre ».

Autre chose : conformément à la tradition culturelle des Zoulou, la lune, le soleil et les étoiles sont des phénomènes physiques qui expriment essentiellement une distance, une qualité de la lumière, tout en étant en même temps les symboles d'un pouvoir physique. Ceci ne signifie pas que la poésie zoulou soit privée d'imaginaire, mais plutôt que cet imaginaire est enraciné dans des images concrètes. L'amour n'est pas l'idée de l'amour, mais ce qui apparaît au cœur des activités sociales, et les réflexions de deux individus qui sont en relation directe avec les exigences de leurs groupes sociaux.

Puisque l'Africain exprime la réalité extérieure en termes de relation immédiate avec son groupe social, en général il ne considère pas que le monde situé au-delà de son expérience immédiate puisse comporter des forces hostiles, abstraites ou mythologiques. Au-delà de ce que l'on connaît, il y a toujours des gens qui même s'ils sont différents ou méprisables, sont fondamentalement identiques. Par conséquent, il se représente l'humanité comme un groupe de gens qui ont les mêmes défauts, les mêmes travers ou les mêmes mérites, comme le lui indique son expérience quotidienne, et non comme une humanité abstraite en termes de spiritualité ou d'idéologie, avec son message moralisateur, telle qu'elle apparaît dans les cultures de l'Europe.

Quant au concept de « l'autre monde où vivent les esprits des Ancêtres », il est tout aussi concret. C'est un lieu de repos, habité par des parents défunts qui conservent les qualités qu'ils avaient de leur vivant. Ils sont généreux, ou acariâtres, conformément à ce qu'ils étaient avant leur mort. Les cultures qui ont des fantasmes compliqués sur la vie dans l'au-delà peuvent effectivement trouver cette conception simpliste mais pour sa part, un Zoulou trouverait les fantasmes de ces cultures enfantins et peu réalistes.

Il est important de constater qu'avant l'arrivée du christianisme, le « péché » n'était pas un acte commis à l'encontre de forces surnaturelles, mais contre la société, et punissable par celle-ci (sauf, bien sûr, dans le cas où la société toute entière se serait retrouvée menacée de disparition). Ainsi, les morales diffèrent. Il en va de même pour les notions de cosmologie qui sont élaborées à partir d'une observation et d'une expérience quotidiennes.

On considérait que le monde était rond, avec quatre points cardinaux (umhlaba omagumbe mane). Les étoiles étaient des sources de lumière, qui très vraisemblablement donnaient de la lumière à d'autres univers peuplé par d'autres gens. Il n'était pas question d'un infini abstrait, mais d'une série d'existences concrètes qui étaient en expansion permanente. Ainsi le lieu le plus éloigné était-il appelé « le séjour des chiens », lequel se trouvait à son tour au-delà du « séjour de la mère du soleil ». Le cercle était le symbole de cette unité. Ce concept du cercle incluait l'idée de la famille, de la division du temps, des périodes de la vie, de la forme et de la structure même de l'univers. La structure circulaire de la maison accentuait encore cette philosophie. Le cercle n'était donc pas une abstraction mathématique, mais une réalité physique associée aux réalités de la vie de tous les jours.

Il existe également un autre concept que l'on doit garder à l'esprit si l'on veut comprendre les caractéristiques de la poésie africaine, ou zoulou. Les objets sont ce qu'ils sont en vertu de leurs qualités intrinsèques, et aussi par les valeurs que nous leur attribuons. Leurs qualités sont susceptibles de libérer des forces qui nous sont hostiles, ce qui ne revient pas à dire qu'ils soient d'une nature destructrice. Les aspects neutres de ces objets, ainsi que la façon dont nous les évaluons ne constituent pas une complémentarité, mais une complémentarité. Aucune moralité n'est incluse dans les actions de « forces opposées » : elles ne sont ni bonnes, ni mauvaises, et quand nous les décrivons comme mauvaises, à vrai dire nous ne sommes plus en train de les décrire, mais de noter en quoi leurs oppositions peuvent nous affecter. Ce dualisme signifie qu'il existe deux niveaux possibles d'action ou de sens, tous deux également valables en tant que tels. Le premier niveau, de par ses qualités intrinsèques, est capable d'organiser une symbolique pour un sens qui va se situer au second niveau, un sens que nous lui accordons. Il n'est donc pas question de faire du sentiment à propos d'un objet puisqu'il ne saurait se substituer à des réalités humaines : il peut seulement symboliser leur signification immédiate. Dans la culture traditionnelle des Zoulou, une fleur, en soi, n'est pas belle mais elle comporte des qualités de beauté qui ne peuvent avoir de réalité (et de fait, une fleur n'a pas la moindre conscience de son aspect, et la beauté est une catégorie que nous lui attribuons) que si on la compare à des qualités identiques à celles que nous percevons chez l'homme. Pour toutes ces raisons, et du fait de ses origines communautaires, la poésie africaine est centrée au plus haut point sur l'homme, et sur les activités de l'homme dans la société. Ces doubles niveaux de signification ont donné naissance à beaucoup de formes intéressantes, à des allusions ou des mises en relation que je ne saurais examiner ici à loisir.

Cette introduction traite donc brièvement de quelques aspects de la poésie zoulou, et j'espère que le lecteur s'en souviendra quand il tentera de comprendre ce recueil de poèmes. Ce ne sont pas là des poèmes anglais, mais des poèmes composés directement à partir d'une tradition littéraire zoulou.

Des poètes zoulou modernes comme Vilakazi, Mthembu, Made, S.Dlamini, A.Kunene, lorsqu'ils ont pour la première fois tenté de coucher par écrit ce qui avait été jusqu'alors une tradition d'oralité, se sont trouvés confrontés à des difficultés incommensurables. Tout d'abord, comme ils avaient été élevés dans la tradition de la poésie anglaise, ils se retrouvèrent enfermés dans des formes et des styles anglais. Et ceci prit des formes tellement étranges que par exemple, bien que les structures de la langue zoulou ne se prêtent pas à la rime, on tordit le cou aux mots afin qu'ils puissent s'aligner sous cette forme. Quelques-uns de ces poèmes sont à peine compréhensibles, du fait de ce souci permanent de la forme. Par ailleurs, ils se heurtèrent à une seconde difficulté, d'ordre psychologique. Etant donné que la poésie zoulou avait dans la tradition exprimé des thèmes liés aux activités de la communauté, il leur fut difficile de trouver des thèmes autres que ceux qui leur étaient imposés par la poésie anglaise. En conséquence, même si culturellement parlant l'Africain ne se laisse pas aller volontiers à des épanchements sur les beautés de la nature (du fait même de son approche philosophique et d'une vision anthropocentrique de la vie), ces nouveaux poètes se lancèrent à corps perdu dans des descriptions extatiques des beautés de la nature. Et comme cette expérience était pour eux de seconde main (elle provenait en effet d'un contact avec une culture étrangère), l'imitation devint son mode d'expression. La plus grande partie de cette nouvelle poésie zoulou se transforma donc en une imitation de poètes anglais du XIX^e siècle tels que Keats, Shelley et Wordsworth. Souvent, les thèmes dominants

se focalisaient autour de la religion (ainsi chez Mthemba et Made), de la mort (envisagée comme une perte et un anéantissement ultimes), de la nostalgie d'une histoire révolue (en tant qu'action désespérée, et non comme une affirmation de soi). Le choix même de ces thèmes en disait long sur le profond désespoir que ces nouveaux poètes éprouvaient.

Comme la tradition littéraire zoulou avait été dénigrée, au début, j'écrivis sans suivre de modèles, jusqu'au jour où je découvris la poésie de Vilakazi. Et quand je finis par me lasser de Vilakazi et de quelques autres, je commençai à pratiquer mes propres expérimentations métriques qui avaient pour principe le retour d'un temps fort sur la pénultième. N'en obtenant pas satisfaction, je tentai alors des expérimentations avec des mètres syllabiques, après quoi je finis par rejeter toutes ces expérimentations, leur préférant un rythme interne que je découvris en étudiant la poésie de la tradition. C'est cette méthode que j'ai trouvée la plus propre à rendre la poésie zoulou.

En conclusion, je dois signaler le fait que ces poèmes n'auraient jamais été traduits sans l'assistance et l'insistance de Gillian Frost qui, en me prêtant sa main pour la traduction, discuta avec moi des thèmes et des idées contenues dans l'original, m'aidant ainsi à conserver intacts leur esprit et leurs significations.

Notes du traducteur

1.

Les poèmes contenus dans ce volume comportent des influences culturelles qui ont été remodelées et modifiées afin de s'adapter aux concepts de la tradition littéraire zoulou. Ainsi, bien que l'épigramme n'existe pas en zoulou, on a développé un style nouveau qui exprime les sentiments épigrammatiques des Zoulou dans une structure dérivée de cultures qui pratiquent cette forme.

2.

Dans la poésie zoulou, les noms propres sont parfois utilisés comme une sorte de procédé littéraire. En ce cas, ils ne désignent pas nécessairement une personne qui existe, mais relèvent alors d'un système de pensée, ou d'un mode de personnalisation. Ceci est réalisable dans la mesure où les noms sont beaucoup plus qu'une étiquette : ils sont porteurs d'un sens qui désigne un événement (exemple : Sompwezwe, père de la guerre mondiale, parce que né pendant cette guerre mondiale), des souhaits (exemple : Npkuthula, mère de la paix), ou des faits notoires (exemple : Bafabeyiga, ils moururent en chantant). En voici un autre exemple :

*Je voudrais en me réveillant
Prendre chez tous les hommes
Les désirs qui sont en leur âme
Pour les verser à la fontaine de Mpindelela
Qui éclatera en océans :
Pas ceux du sud qui sont pleins d'amertume,
Mais ceux qui sont doux à la bouche.*

Ici, nous pouvons admettre en premier lieu qu'une telle fontaine existe (en principe, il devrait en être ainsi), et deuxièmement que ce nom, Mpindelela « ce qui revient », décrit des désirs qui reviennent, ou, troisième possibilité, que ce nom décrit le fonctionnement de cette fontaine. Le sens apparent, à savoir un désir de boire et de se reposer avec d'autres personnes à la fontaine de Mpindelela, doit être d'une telle intensité et procurer un tel contentement qu'il pourrait être le seul sens possible de

ce poème. Par ailleurs, si on entend ce poème dans son sens métaphorique, le concept de la fontaine élargit son sens par un nom comme Mpindelela. Souvent, ces deux niveaux de signification s'interpénètrent, échangent des sens et des allusions. On pourra observer ce jeu entre deux niveaux de signification dans des poèmes comme « Pensées quand couve l'orage » (2), « Les traces de tes pas » (86) qui s'adresse soit à une personne, soit à un régime tyrannique, « Invocation à la vie » (43) et « La vallée du repos » (56).

3.

Certains concepts ont une signification spécifique et que l'on ne peut comprendre qu'à partir des valeurs que les Zoulou leur attribuent dans leur vécu culturel.

L'ombre. On comprendra pleinement l'importance de l'ombre dans un milieu chaud et en se rapportant aux nombreux mythes auxquels elle a donné naissance. L'ombre représente plus qu'un lieu où l'on peut venir se protéger du soleil. C'est le lieu où se tenaient les assemblées importantes, où les voyageurs pouvaient venir se réfugier, et où les penseurs pouvaient méditer. Il se passera la même genre de choses à propos des fontaines ou des rivières.

Le soleil. Du fait de la chaleur écrasante qu'il dégage, de sa position dominante et d'un éloignement inquiétant, le soleil a fini par prendre une signification particulière. La vie quotidienne n'était pas divisée en unités de temps, mais en cycles. En prenant le soleil comme point de référence, la journée comptait sept cycles : uvivi insakusa, ou ekuseni kokusa, c'est-à-dire de 5h00 à environ 6h30, le cycle du début de la matinée. Puis, de 6h30 à environ 10h30, ekuseni, cycle du début du milieu de la journée. Le cycle du milieu de la journée, emini, se situait environ entre 12h00 et 13h30 ; le cycle du début de l'après-midi, ou emini yamtambana, de 13h30 à 15h00,

suivi de ntambama, cycle de l'après-midi, approximativement de 15h00 à 17h00. Le cycle de la fin de l'après-midi : intambana yasebusuku, ce qui signifiait mot à mot l'après-midi de la nuit. Puisque l'approche de la nuit nécessitait des préparatifs et des modifications importantes, le cycle de la fin de l'après-midi revêtait une importance toute particulière. C'est pour cela que de nombreux mythes étaient associés aux cycles de la fin de l'après-midi. C'est ainsi, par exemple, que la référence dans ces poèmes à un soleil qui décline ou qui disparaît à l'horizon prend un sens mythique, qui se rapporte dans ce contexte à des séjours lointains, à des zones mythologiques, etc...

Les voyageurs. Beaucoup de récits et de mythes sont associés aux voyageurs qui autrefois étaient fort nombreux. Si le voyageur occupait une place particulière dans cette culture, c'était à la fois parce que beaucoup de gens étaient des voyageurs potentiels (unyawo alunampumulo : les pieds ne connaissent pas de repos), et parce que le voyageur pouvait mettre à l'épreuve l'une des plus fortes exigences éthiques, à savoir la générosité. Tant que vous n'aviez pas témoigné de la générosité à l'égard d'un étranger, quitte à ne plus jamais le rencontrer, votre générosité était sujette à caution. Ceci était à l'origine de nombreuses expressions comme : « On ne ferme jamais sa porte à un étranger », « Toute colline a sa tombe » (un homme peut mourir chez des étrangers mais ils l'enterreront comme si c'était l'un des leurs).

Les représentations de la vie (c'est-à-dire les âges de la vie, les générations, les millénaires).

Ces représentations doivent être entendues comme des phases réelles du temps. Elles se rapportent de façon immédiate et spécifique à des réalités de la vie en communauté, elles ne revêtent pas cet aspect abstrait qu'elles pourraient avoir en Angleterre. Une expression comme « les générations à venir », par exemple, fait

référence à des générations à venir non seulement au sens religieux de l'expression, mais aussi à son sens physique. La survie de la génération présente témoigne aussi de la survie de la génération qui la précédait.

La croyance aux Ancêtres implique que chaque génération se considère elle-même comme faisant partie d'une antérieure envers laquelle elle se sent redevable. Cette interdépendance des générations est si forte que chacune d'entre elles a un désir ardent d'assurer le bien-être de celle qui suivra non seulement pour le bien de celle-ci, mais aussi pour le sien. Et pour bien marquer cela, tout vivant attend de ses Ancêtres qu'ils accomplissent certains devoirs, comme celui de transmettre ses suppliques auprès de Dieu. Si ces Ancêtres n'accomplissent pas leurs devoirs, on peut les « affamer », ou refuser de leur offrir des sacrifices. De ce point de vue, les générations se présentent comme une série d'existences qui communiquent entre elles. De la même façon, un millénaire, cela représente mille ans d'existences accomplies par ceux qui font partie de ce laps de temps. En bref, selon cette philosophie, la vie est un changement de cycles d'existence entre plusieurs générations. Une génération peut compter ou ne pas compter pour l'histoire : qu'importe, la réalité de son existence est liée aux obligations que lui doit la génération montante.

L'héritage. En conformité à cette croyance, nous ne sommes pas des héritiers au seul niveau matériel, mais aussi en termes des obligations que la génération précédente a transmises à celle qui vient. En ce sens, l'héritier est un dépositaire à qui revient la responsabilité de dispenser ses biens en toute honnêteté et justice, et lorsqu'il le fait, il remplit une obligation morale envers ses Ancêtres. Il n'est pas question qu'un tribunal intervienne en ce domaine. Un héritier a droit à un respect

très particulier, même de la part de son père, qui parlera de lui avec fierté auprès de ses amis en disant : « Indlafa yami », mon héritier.

Le cordon ombilical. Le cordon ombilical est considéré comme un objet symbolique qui met en valeur l'unité existant entre les générations. Après avoir procédé à son ablation, on l'enterre soigneusement. C'est pour cela qu'un Zoulou dira, en parlant de son lieu de naissance, « le lieu où est mon cordon ombilical ». En bref, un individu considère qu'il fait partie du sol où l'on a enfoui son cordon ombilical, ce qui le lie non seulement à la génération présente, mais aussi bien à celles du passé.

La poterie ronde. Dans la tradition, quand on se réunit pour boire, on utilise une poterie ronde. Pour exprimer symboliquement l'unité du groupe, les individus boivent à la même poterie. Ceci est encore souligné par une règle stricte qui veut que l'on reçoive et que l'on fasse passer cette poterie, même si on ne boit pas.

4.

L'élégie. Dans la poésie zoulou de la tradition, on exprimait des sentiments élégiaques par des litotes. On faisait référence à la mort soit en des termes généraux, soit en jurant de venger toute personne que l'on considérait comme responsable de la mort d'un ami ou d'un parent. J'ai utilisé cette technique de la litote dans des poèmes comme « Elégie pour Galo » (18), ou « Elégie pour Donda » (76), « A propos de la mort de jeunes guérilleros » (49). La litote provoque l'effroi parce qu'elle fait tout à coup comprendre que même si le sujet est traité avec quelque « légèreté », cette perte n'en est pas moins lourde et réelle. De cette façon, lecteurs et auditeurs sont amenés à ressentir cette perte avec des sentiments qui leur sont personnels, le poème ne servant alors qu'à leur rappeler les réalités de la vie.

5.

La forme satirique utilisée dans la conversation a été modifiée ici et utilisée dans des poèmes qui ne sont pas de facture traditionnelle, ainsi dans « Elégie pour Mzisi » (42), « Une grande génération » (57), « Deux sages » (41). En la circonstance, cette forme a été utilisée pour des poèmes qui ne sont pas véritablement satiriques.

6.

Lorsque la poésie africaine traite de la résistance, soit elle se lamente sur la perte d'un pays qui est passé entre les mains des étrangers (non pas sur un ton pathétique, mais comme une technique), soit a recours au ton de la dénonciation. C'est cette technique que j'ai utilisée dans « Les empreintes de tes pas » (86), dans « Europe » (77), « Le prisonnier politique » (92), « Revanche » (61). Dès les premiers contacts avec les Européens, les poètes africains ont entrepris de se fixer des tâches, de faire éclater le mythe de leur invincibilité, et de réaffirmer la valeur de leur propre société. Les valeurs culturelles du groupe sont alors considérées comme supérieures à celles de l'occupant. Et pour les exalter, les poètes zoulou n'hésitent pas, dans des cas extrêmes, à louer l'héroïsme de l'ennemi. Mais ceci n'était qu'une autre façon d'exprimer le sentiment d'une confiance en soi. Voici un exemple tiré des débuts de cette poésie de la résistance :

*Combats et reviens vite, fils de Ndaba
Souviens-toi du ressentiment amer du Blanc.
Ce sont des hommes blancs, mon Seigneur,
Qui ont fait d'étranges choses
Comme des enfants ils défèquent dans leur maison.*

Ce qui revient à dire que en poésie, il n'y a pas une tradition exaltant des valeurs abstraites comme la liberté. Une poésie de ce type affirme des valeurs concrètes et communautaires.

7.

L'épopée. L'épopée n'est pas un récit qui retrace les mythologies du passé : elle se fixe pour tâche de présenter une vision de la vie et de l'univers conforme aux croyances et aux interprétations africaines (zoulou). J'ai utilisé ici un récit sur les origines de la vie, et j'ai ajouté à ce récit des détails de mon crû en tenant compte des exigences de la culture zoulou. Sodume n'existe pas dans la mythologie zoulou, mais il existe une vague notion d'un tonnerre mâle et femelle que j'ai décidé d'appeler Nodume et Sodume. Nomkhubulwane, la déesse de la plénitude, existe effectivement ainsi que l'idée d'un dieu créateur. Pour pouvoir mettre en place un système contradictoire et complémentaire tel qu'il apparaît dans la philosophie zoulou, j'ai provoqué une alliance entre Nomkhubulwane, Sodume et Nodume, justement parce que chez les Zoulou le tonnerre et la fertilité sont des notions que l'on met en relation. Toutefois, je n'ai pas présenté Somazwi comme le démon, car cette notion n'existe pas dans la pensée zoulou de la tradition orale. Il est en effet une force d'opposition qui pose des questions bonnes et judicieuses. L'idée d'un bien qui triompherait du mal, cela n'existe pas dans la mythologie zoulou. Ce qui triomphe, c'est ce qu'il y a de plus fort, et l'on doit donc lui rendre l'hommage qui lui revient, ce qui est dû à son seul mérite. Mais ceci ne revient pas à dire que l'on glorifie la force : on émet l'hypothèse que pour pouvoir triompher, une telle force doit comporter en elle une volonté et une moralité plus élevées, ce qu'elle va déployer en créativité. Aussi, quand des guerriers se retrouvent en combat individuel, il incombe au gagnant de nettoyer les blessures du vaincu, et de le dédommager, si le dommage accompli est trop grand. Et tandis que l'épopée déroule la trame de son récit, il ne faut pas s'attendre à voir un Satan rejeté dans les limbes, et voué à une

damnation éternelle. Une telle action signerait la damnation du vainqueur, et trahirait sa faiblesse.

Les personnages qui sont décrits ici ne sont pas véritablement des dieux, à la façon des dieux des Yoruba, des Grecs ou des Romains, mais ils personnifient une idée. Ceci est sans doute vrai pour d'autres dieux, avec peut-être une différence, car si ceux-ci étaient une représentation individualisée d'une réalité externe qui les rendait plus directement responsables de la vie de la communauté, ces « dieux »-là ne sont que des représentations, sous une forme personnalisée, de simples spéculations. Dans la tradition, un Zoulou peut fort bien considérer que les sons stridents du tonnerre représentent l'élément femelle, tandis que les sons plus puissants de ce tonnerre en sont l'élément mâle, sans aller pour autant jusqu'à les considérer comme des dieux véritables. Dans ce contexte, Dieu est une force qui unit l'univers et un ordre personnalisés par le premier Ancêtre, unkulukunlu, le géniteur originaire.

Les anthropologues sont fréquemment induits en erreur par un recours à cette métaphore, et ils considèrent alors que le concept zoulou d'un créateur universel ne saurait remonter au-delà de leur premier Ancêtre. Ceci, comme le reproche d'un Dieu zoulou qui ne serait qu'un vague concept, que l'on soit ou non croyant, représente autant de méprises qui proviennent toutes d'une tentative de vouloir imposer des représentations individualistes du sacré à des systèmes qui fonctionnent d'une manière radicalement différente. Dans la tradition, un Zoulou n'aurait pas manqué de demander, en conformité avec sa façon d'appréhender le réel : « Pourquoi devrait-on manifester tant de certitudes à l'égard d'un dieu que l'on n'a jamais vu ? »

1

Cette vie que nous créons dans les outrages

Et les soleils sont arrachés à la trame des cieux

Ils tombent au sol et sont humiliés par les feuilles amassées.

Les pieds de l'éternité poursuivent leur voyage.

Les barres de fer transpercent et se gavent de leur sang.

La noce fièrement se pavane

Et entrevoit la lune qui se désagrège.

Au-delà de cette aberration dans le pays des vents cruels

La grande femme est frappée de folie.

Elle se couvre la face d'un voile noir

Elle imite la danse des enfants en extase.

Puis l'homme que le temps afflige la caresse

Et voici , voici qu'elle donne naissance à des enfants de pierre.
Nous sommes leur parent, nous dont les côtes s'ouvrent à leur pouvoir,
Nous sommes à l'unisson de ceux qui rôdent partout.
Un homme arrive et il désigne notre génération
Il nous dit comment l'été soudainement est venu
Et il nous fait chanter même si nos cœurs saignent.

Sachant bien qu'à cause de nous,
Qui sommes ces locustes aux ailes brisées,
Nos ombres protègent la terre du soleil

2

Pensées quand couve l'orage

Le grand fumeur fume du chanvre vers le ciel.
Les nuages de fumée se déplacent paisiblement
Ils donnent naissance à des myriades d'images.
Comme des haches les rayons du soleil tranchent et passent.
Le sang ne sort pas des crânes.
Ils errent et puis se rassemblent à l'horizon
Alors la colère les lie en nœuds gigantesques.
Ils reviennent à la hâte ils effacent le centre du soleil.

Les cieux sont déchirés par des pluies plurielles
Les pluies sont des larmes qui resteront sur la terre.

Nous ne savons pas quand viendra la fin du monde.
Aussi nous restons sur une fourmilière
Chantant les louanges des millénaires
Disant que demain sera suivi d'un lendemain
Accroché aux nuages avec nos ombres.
C'est alors que le grand fumeur du temps
Fumera à nouveau, dans le gouffre du sud.

3

Louanges de la terre (extraits)

Je t'ai découvert, grand mystère incurvé dans le ciel.
L'horizon déploie ce qu'il a hérité du soleil.
Derrière l'infini, il y a l'infini,
La main arrondie de l'imagination porte de lourds présents
Jusqu'à ce qu'une gerbe de pluie vienne briser ce silence
Et joigne sa voix à celles des générations :
Les voilà ceux qui sont sortis des côtes de la terre
Et qui trouvent la force de fleurir sur un sol fertile.
Ils traversent une planète peuplée de voix,
Et comment ces voix peuvent-elles se faire entendre ?

Comment leurs ombres peuvent-elles enlacer celles de la montagne ?

Elles seront prises sous l'étreinte de la grande nuit.

D'autres qui suivent ce sentier ne pourront pas comprendre

Comment tous ceux qui t'aimaient tant ont pu si aisément périr.

Tu étais cette femme qui nourrissait toutes les générations

Et qui toujours s'avance en palpitant comme un cœur géant,

Mais dans leur ventre prolifèrent des scorpions venimeux.

Comment, toi une femme renommée pour ta beauté,

As-tu pu donner naissance à pareille laideur ?

La fin de ce cycle est le commencement de ce cycle.

Les années s'avancent portant du bois mort sur la tête

Elles affrontent le jour dans un embrasement de flammes voraces

Qui brûlent tes seins si fermes

Et seules les lèvres s'ouvrent pour proférer la malédiction.

Ces hommes ont la violence du vautour.

Toi la belle, déploie l'ombrelle du soleil,

Et permets nous de nous glisser dans tes processions,

L'après-midi, nous chantons avec les tiges de l'herbe

Qui dorment comme nous dormons pour fertiliser la terre.

C'est alors que notre chair se mêlera

A celle de la belle, et fera que nos légendes seront belles.

4

Wenishet-Jusmere

Je t' imagine te promenant sur des sables épars
Tard, le soir,
Quand des voiles rouges étirent leurs splendeurs sur l'horizon.
Un grondement ébranle le sol à la montagne des ombres,
Et les gens suivent les signes des pléiades.
J' imagine ce nuage qui escorte les colonnes,
Des marteaux abandonnés et enfouis dans la terre.
Une terre grasse que gonflent ses rêves,
Une nuit frissonnant dans une averse de lumière.
Je te vois tout autour de la terre,
Brisant les chasses de la mémoire,
Aigles qui s'arrachent à un espace tourmenté.
Toi tu es la vie qui s'en vient,
Toi tu as fait le soleil avec des larmes,
Toi tu as fait Damas
Toi dont les mains sont fines comme le silence
Profite de cette heure et dis-nous le temps,
Ce soir....

5

Le maître des jours

Au centre du centre des centres
Se tient un vieil homme
Avec son corps nous ne faisons qu'un
Il a déchiré les serrures de la clarté du jour
Il a délié ses jambes sur la ronde des heures.
Quand il fera paraître le jour de gloire,
Il fera paraître aussi ces feuilles fécondes que nous sommes.

6

La nuit

Le cœur de la terre est couvert d'ivraie,
L'obscurité descend des sentiers du ciel.
Les queues noires des vaches s'agitent dans le vent,
Et saisissant les barrières du crépuscule elles frappent la mer.
On dirait que les gens rampent dans des îlots de lumière :
Tel qui se dressait comme une forêt
Rampe sur le ventre et danse emporté par un rêve ;
La terre en ses déserts se prend la tête entre les mains.
Les petits enfants se sont réfugiés dans leurs trous :
Ce trou est la grande demeure des esprits des Ancêtres.
Là, sur la voûte le chagrin déploie ses côtes
Là, le grand jour envoie ses coursiers
Les cheveux blancs, les cheveux blancs du soleil.

Toi aussi, tu porteras l'infirmes pour lui faire traverser le torrent.

7

Les fils de Vulindlela

Heureux sont les fils de Vulindlela

Ce sont eux qui sont armés des épées de la pensée

Ce sont eux qui tranchent la racine d'une plante inconnue

Ce sont eux qui sont au commencement de toutes les choses

Ce sont eux qui retournent la pierre où se terrent les scorpions

Ce sont eux qui à grands cris appellent le daim en sa course

Ce sont eux qui cent fois viennent raconter leurs histoires

Ce sont eux qui se sont déployés à l'horizon

Ce sont eux qui se sont envolés avec un millier d'ans

Ils sont ceux que rien ne peut ébranler

Ce sont eux qui ne craignent pas les vents hostiles.

8

Le lieu des rêves

Il est un lieu

Où le rêve rêve à nous,

Nous qui sommes les bergers des étoiles.

Il se dresse aussi haut que les montagnes

Il répand son feu sur le soleil,

Et maintenant nous ouvrons nos jambes

Et nous partons au loin et volons avec l'aigle.
C'est l'aigle qui le long de nos sentiers déploie ses ailes
Et il éveille un autre rêve aveugle.
Dès lors, nous retrouverons les autres générations
Comme nous ils seront dans leurs rêves.
Et au cours de leurs voyages, se réveillant, ils diront :
Au milieu de ces ruines, quelqu'un, quelque part, rêve à nous.

9

Le pouvoir de l'homme sur les choses

Je ne relâcherai pas la corde des mots qui te retiennent,
T'exposant aux jets de pierres,
Faisant de toi le jouet des vents.
J'attendrai jusqu'à ce que tu rêves un grand rêve
Et que tu tendes ta main pour dompter ses lions
Pour les soumettre à ta volonté,
Et lentement leur briser les reins, tandis que je monte la garde.
Quand tu leur auras fait rendre leur dernier souffle,
Je tirerai mon épée et pourfendrai la moëlle de leurs os
Alors tu découvriras leur vacuité
Tu perdras ta foi dans les choses,
Mais tu chanteras la grandeur de ton sang.

10

Le triomphe de la pensée

Ainsi je dépose des pensées dans la paume de ta main
Et que voguent les pléïades dans le ciel !
L'hiver à nouveau tentera de nous écraser
Mais la chaleur du sang nous tiendra prêts.
Et toi, en compagnie des jumeaux, tu nous protégeras.
C'est alors que la veuve du léopard se retirera dans la colline
Et là, toute la nuit elle hurlera.
Elle ira nue et indigente
De ses victimes elle ne pourra plus tirer de gloire.
Toi seule par ton pouvoir tu connaîtras la victoire.
Dans le troupeau en déroute le taurillon bondira de joie,
Triomphal, il frappera le sol de ses sabots
Car c'est lui qui sera le nouveau taureau de la terre.

11

Pour un ami tué à la guerre

UNE VOIX SEULE : Le soir, dans ces falaises trempées de soleil
 OÙ je fis mes adieux à mon frère.

LE GROUPE : Les oiseaux battent leurs ailes et se détournent.

UNE VOIX SEULE : Je n'aurais pas dû revenir vivant.

LE GROUPE : Le cœur sans cesse pleure.

UNE VOIX SEULE : Il a fallu que ce chagrin fatal vous revienne.

TOUS : Les mondes ont des cicatrices, les mondes pleurent.

UNE VOIX SEULE : Même les rêves que je rêve m'emplissent de terreur.

TOUS : Le léopard dévore qui bon lui semble,
Et maintenant je connais le chagrin des veuves.

UNE VOIX SEULE : Et comment vais-je l'annoncer à la maison de Somhlalela ?

Comment ?

12

Un adieu

Moi qui tant d'années ai pour toi chanté des chants,

Je m'en vais.

Le bâton s'est rompu,

La jeune pousse d'ébène s'enlise dans la boue.

Ces vents portent tant de graines qu'ils en gémissent.

Ils vont les répandre sur les grands espaces

Où les pluies font naître la brousse.

Je crois en ce grand jour

Qui fera se rencontrer nos chemins :

Alors je m'éveillerai au fond du désert

En te voyant approcher, avec des jarres pleines d'eau,

Nous nous assiérons à la place du vieil homme,

Nous déferons ces nœuds toute l'après-midi durant,

Sous le figuier fertile
Sous le saule ample
Sur ces savanes où s'enfuit l'antilope.

13

Après le temps de la douleur

D'autres grandes douleurs pourront s'ensuivre.
Passera la saison des locustes,
Viendra alors le temps de la stérilité,
De ces sots qui règnent du haut d'un trône gigantesque,
Et qui font leur bonheur des paroles des feuilles sèches,
Feuilles qui étalent leur vacuité sur le sable sec.
Un jour cette terre deviendra fertile
Et les îles s'étendront jusqu'à l'horizon
Croulant sous les fruits jaillis de l'ivraie.

14

Si nous mourons

Combien sont-ils à se faire illusion
A croire que quand nous mourrons
Ils diront la vérité ?
Ils nous accusent de les embrouiller
Parce que nous nous tenons près du feu,
Pour dire aux autres que ces bûches qui brûlent,

Ce sont nos larmes.
Même lorsque nous serons partis,
A jamais ils s'agiteront dans nos maisons vides
Accusant les chaises de garder nos secrets,
Comme si de notre vivant ils nous avaient aimés.
Leur culpabilité les poursuivra
Les chassant d'un mur à l'autre
Elle leur montrera ceux qui viennent après nous.
Ils parleront de nous
Même s'ils ne nous ont pas connus
Parce qu'ils seront ce feu qui se tient dans nos yeux.

15

Ce temps viendra

Cette époque viendra
Elle apportera le don de ses secrets.
Ces bras qui s'ouvrent sur l'infini
Attiseront la flamme du volcan
Qui déverse ses lueurs sur notre sentier.
L'imagination s'emparera des enfants du soleil
Nos lendemains les feront s'éclater.
Ils mettront au monde avant même de perdre leur innocence.

16

Cycle

Première partie.

Ils sont si nombreux à s'être endormis sous cette terre,
Quand nous dansons lors de nos fêtes
Et que nos pieds baisent le sol.
Ce lieu où nous voici debout, c'est peut-être
Ici qu'ils se tenaient dans leurs rêves.
Ils ont rêvé jusqu'à s'en lasser
Alors ils nous ont tendu cette tresse
Avec laquelle nous allons danser.
L'ivraie à son tour se dresse et chante leurs louanges.
Hier, ils vivaient dans de grands villages,
Nous aussi nous allons suivre leur sentier,
Au lieu de l'assemblée nous soulèverons notre poussière
Et l'enfant dansera seul sur nos aires

Deuxième partie.

Sur combien de générations
Dansons-nous
Dans le bonheur de nos fêtes.
Au loin on entend leurs cris stridents,
En ces lieux où nous n'irons pas poser nos pieds.
Nos yeux percent la mer de la nuit
Quand nous parvenons à ces champs de discorde
Où les gens se battent pour des lieux de repos,

Qu'ils disputent à d'antiques générations.

Leurs voies éprouvées s'élèvent

Elles entonnent leurs chants :

La fête terminée, ils seront encore là.

17

26 juin : une pensée

Avais-je tort lorsque j'estimais

Que tous seraient vengés ?

Avais-je tort lorsque j'estimais

Que la corde de fer qui retient le cou des jeunes taureaux

Allait être vengée ?

Avais-je tort

Lorsque je pensais que ces orphelins de soufre

Allaient sortir de l'océan ?

Fallait-il que je sois pervers pour croire qu'il n'y a pas besoin d'amour,

Qu'il n'y a pas besoin de pardon, qu'il n'y a pas besoin de progrès,

Qu'il n'y a pas besoin de bonté sur cette terre,

Qu'il n'y a pas besoin de cités emplies de squelettes

Qui envoient les messages des éléphants vers la lune ?

Avais-je tort, ivre d'extase, de rire

Quand la mer se souleva comme une chaux vive

Quand les cendres sur les cendre furent balayées par le vent,

Quand l'épée du tout petit fut abandonnée en haut de la colline ?

Avais-je tort d'élever des monuments de sang ?

Avais-je tort de venger ce que César avait pillé ?

Avais-je tort ? Avais-je tort ?

Avais-je tort de mettre le feu à la terre

De danser au-dessus des étoiles

En regardant l'Europe se consumer dans sa civilisation de feu,

En regardant l'Amérique se désintégrer dans ses dieux d'acier,

En regardant ceux qui persécutent l'humanité se réduire en poussière,

Avais-je tort ? Avais-je tort ?

26 juin 1976 : la police des Blancs tire sur une manifestation de jeunes Africains venus protester contre l'enseignement de l'afrikaans dans les établissements scolaires. Date cruciale dans l'histoire de l'Apartheid. (N.D. T.)

18

Élégie pour mon ami E.Galo

Tu es mort à mon insu

Alors que j'étais sorti pour ramasser du petit bois

Pour faire rôtir une viande,

Afin que nous puissions danser sur cette terre,

Même en compagnie de gros boeufs blancs,

Et danser encore, sans se soucier de la forme de leurs cornes.

Tu es mort à mon insu,

Alors que j'envisageais de te raconter des histoires

Commençant pas « Sur terre, il était une fois »...

Voulant ainsi parler de nous qui ne font qu'un avec les ans,

Voulant ainsi parler de ces cœurs qui battent

Qui battent contre les muscles de leurs désirs.

Je les ai payés de l'or le plus cher.
Tu es mort à mon insu
Tu m'as couvert de honte
Tandis que je te suivais
Et invitais ceux qui te portaient
A ne pas t'imiter
En disant aussi que la mort est banale.
Si cela était vrai je ne serais pas ici,
Je n'aurais pas compris que les locustes
Moissonnent les champs avec voracité
Ne laissant qu'une symphonie brisée d'étoiles dénudées.
Ce sont elles qui ont pleuré les siècles passés.

19

Présence

Le sommeil cherche à nous faire rompre,
Mais les rêves arrivent et ouvrent nos portes.
Tu descends au son d'un carillon
Et tu pénètres au cœur d'une grande maison,
Les chiens deviennent comme fous, tu joues avec eux.
J'arrache les portes de l'orient
Et quand je les jette dans un grand feu
Elles brûlent et illuminent ton visage.
Il a la beauté d'une vaste planète.
Ton visage se retourne comme pour sourire

Mais une voix au loin t'appelle
Et tu disparais sans mot dire
Laisant ici la nostalgie de ton image.

20

Abondance

Je possède mille voix de tonnerre
Et je t'appelle du séjour du couchant.
Je t'appelle du fond des branches qui s'agitent
Là, elles dansent avec la queue du vent.
Tu es cette abondance sans fin
Qui chante sur les lèvres de toutes les générations.
Tu es comme ce tronc sur le lac qui regorge de branches
Que le tombeur d'arbres en vain tenta d'abattre,
Mais en été il lui pousse des bourgeons neufs.
Quand il est chargé de fruits il revient
Et mange à satiété pour lui ravir sa saison.
A la nouvelle saison encore et toujours des branches jailliront.

21

Images

De grandes maisons ont abrité leurs héritages
Le distribuant aux jeunes poussins.
Maintenant, ces grandes mains sont vides,
Elles frappent les coques sur le sable,

Elles émettent des sons énormes
Qui font écho comme un millier de violons.
Les vents de l'été s'emmêlent aux longs gémissements de l'hiver.
Ils saluent les vieilles ruines de fondations inachevées,
Ils dévoilent des crânes entassés,
Des orbites qui narguaient le soleil en sa course.
Le nom de louanges est remis en place par les nouvelles générations,
Elles vivent tout près de la fête.
Ceux qui sont dans la poussière sont privés de l'aurore
L'héritage revient à ceux qui sont au-delà des champs.

22

En souvenir d'un fanatique

Cela s'est passé il y a presque mille ans.
Tes larmes sur la pierre sont sèches,
Tes parfums se sont mêlés à la poussière.
A quoi bon cette mort ?
Ceux qui ont vu tes bras immenses en travers du ciel
Qui déroulaient des déclarations de foi
Etaient comme des locustes sur les champs de maïs desséchés,
Leurs ailes ont voleté de siècle en siècle,
Elles ont porté le feu sur leurs lèvres,
Elles ont roussi tes cheveux contre le vent,
Et leur foi s'est inclinée au gré des temps.

23

Notre mère la terre, ou la folie des frontières nationales

Pourquoi ceux qui sont à l'autre bout de la terre
Ne pourraient pas boire à la mêmealebasse,
Et construire leurs foyers dans la vallée de la terre,
Et faire grandir leurs enfants avec les nôtres ?

24

Noël 1967, île de Man

Comment pourrais-je me taire
Sur ces montagnes de Theleni
Tandis que j'entends des sons doux qui portent aux confins du monde,
Tandis que j'entends les voix des enfants se répandre
Et se laisser porter par l'écho dans les vallées.
De sa canne la matin les appelle.
Comment les verrais-je en leur beauté,
Quand ils auront grandi et se seront épanouis ?
Ce qui fait vraiment mystère c'est ce qui est là,
C'est qu'en leur compagnie sans cesse je grandis.
Et voici que je danse avec le grand oiseau
Qui déploie ses ailes
Et entoure la vaste terre,
Il pose ses œufs sur un nid

Où un grand jour va apparaître
Il se vrillera autour d'une autre longue journée,
Apportant son répons au chant qui me hante.
Dans les champs il y aura de la joie sur les tiges sèches :
Là, des pas foudroyants arrêteront les sources,
Et les joyeuse filles de Jabulile ne mourront point.

25

Les pieds des hommes

Sentier dans le sable,
A qui sont ces pieds qui mènent à l'ombre
Et se croisent en tous sens ?
Chaque fois que je les suis ils s'arrêtent dans la forêt.
Alors je scrute le ciel
A la recherche de leur mystère.
L'après-midi je vois des ombres qui rentrent à la maison.
Et quand j me retrouve seul avec la nuit,
J'entends jacasser des voix

Elles échangent avec la sagesse des autres nations.

Je m'approche d'elles :

Et d'un seul coup elles se taisent avec le vent.

Et puis j'entends des pas qui sonnent les heures.

26

Pensées tristes sur l'homme

Mère des cieux,

Les œufs sur lesquels tu niches

Sont pourris.

Le terre exhale la puanteur de tes jaunes gâtés.

Les oisillons qui se sont échappés

Sont armés de serres acérées :

Ils s'entretuent.

Toi-même, Simungulu, tu te tais,

Le rire assouvit la faim de tes yeux antiques.

Sikolo nous connaît :

Nous sommes ces fourmis qui s'entredévorent

Sur des dalles plates.

27

La paix

Chante à nouveau ce grand chant,

Chante-le avec les vents qui secouent les roseaux.

Chante-le jusqu'à ce que la terre entière soit ébranlée par ce chant.

Pëut-être que l'été reviendra quand même.

Ils te réclament, ceux qui se tiennent devant les ruines.

Ils célèbrent les louanges de ce qui fut ton grand royaume,

Qui grouillait d'hommes libres.

Là-bas, dans les villages dévastés par la guerre, ils crient

Et ils disent : « Viens, toi qui as brisé la hache de guerre,

Au bord de la rivière des hommes taillent des hommes en pièces. »

Les eaux qui faisaient la course avec l'arc en ciel

Ourlent leurs crêtes de caillots de sang,

Et les jeunes pousses ne peuvent plus jaillir.

Mais toi qui parles avec un rêve

Tu nous rendras visite

Tu dévoileras un temps nouveau

Tu nous feras dormir sur le dos

Et nous écouterons les étoiles innombrables.

En 1838, à la bataille de la rivière sanglante (Blood River Battle), les forces de l'empereur zoulou Dingaan furent décimées par les Voortrekkers, Afrikaners venus s'installer au Natal.(N.D.T.)

28

Un poème

A mon réveil, ah si je pouvais

Arracher à tous ces hommes

Ce que leurs âmes désirent

Pour le verser à la fontaine de Mpindelela

Qui éclaterait en océans.

Non, pas ceux qui sont dans le sud, ils sont dans un bain d'amertume,

Mais ceux qui sont doux à la bouche.

Au séjour des morts

De la demeure de Mathuela, rien ne revient
Même les voix se consomment sous le soleil.
Quand ils lancent leurs flèches,
Elles transpercent la panse des cerfs
Transis de peur ils s'enfuient,
Et s'en vont mourir sur les falaises où saillent les rochers.
Là, ils pendent accrochés par leurs membres rompus :
Ils ne crient plus.
Leur silence est un silence qui palpite.

En vain les veaux poussent un cri déchirant,
Nondaba seule court dans l'extase de ses prophéties
Elle court dans un désert vaste comme des ruines
Et crie : « Ah soleils, donnez naissance à une demeure meilleure que la nôtre ».

30

Au tueur

Si ton espèce se multiplie
Et si tous les hommes se font à ton image,
Nous ouvrirons nos portes
Nous les regarderons affûtant leurs épées à l'étoile du matin
Etalant leurs lames couvertes de sang.
Quand nous voyagerons, ils se mettront en travers de notre chemin
Et nous trancherons la tête puisque nous étions d'un clan étranger,

Ils croient que notre sang se laisse désirer.
Mais les bourgeons puissants qui poussent
Ne les laisseront pas triompher,
Et les griffes de l'ivraie les talonneront
Et les crèveront en plein rêve.

31

Lorsque je me retournai

Un mal du pays me hante,
Toi qui as fauché la chair,
Toi dont les sentiers crient de douleur,
Toi qui règnes sur les crânes de cette terre.
Tu me manques jusque dans la nuit des femmes stériles,
En vain j'attends ton ombre.
Lorsque je la retrouve dans mes doigts entrelacée
Impatient j'ouvre la porte
Pensant que tu vas paraître.
Je te cherche parmi les morts entassés.
Je ne te trouve pas.
Ce grand mal du pays
M'assaille dans une nuée de chauve-souris.

J'ai bondi comme un oiseau blessé et puis je me suis tu
Sous les édifices de ceux qui sont plus grands que toi.
Peut-être était-ce le spectre de mes peurs
Qui te faisaient te dresser au-dessus de moi.
Peut-être étais-je en compagnie d'hommes inférieurs.

32

L'homme

J'aimerais me séparer des philosophes
Ils se tiennent loin des affaires des hommes
Ils se sont fait un cœur fait d'argile.
J'avais rencontré des hommes que je méprisais
Et pourtant ce sont eux qui ont créé le chaudron de la terre,
Seuls ils ont hissé l'étoile

Dont la splendeur dépasse celle du soleil.

33

Au soldat héroïque

Qui était ce Langula,

Pour pouvoir ainsi piétiner mille victimes,

Et célébrer ses propres louanges sur leurs tombes ?

Ce n'est pas vrai, il n'y avait pour lui qu'une seule jouissance :

Tenir le fer dégouttant de leur sang

Comme si pareille gloire

Pouvait combler l'ambition d'une vie !

Mais même celui qui aiguisait l'acier des cœurs
Découvert de nouvelles vérités,
En nous disant que la vérité n'est pas la vérité de l'épée
Mais celle des gros bourgeons qui jaillissent dans les ruines.

34

L'arbre de la vie`

Bel arbre de Jomela,
Tu nous a protégés des vents du nord
Et tu as dévoré les petites pousses.
Tu te tenais tout seul en haut de la colline
Où danse l'après-midi, agitant ses plumes rouges.
Ton assise reposait sur un million d'ans.
Quand l'aigle se posait sur les cîmes
Il nous trouvait là, en train de dormir
Et de ses rêves il nous poursuivait.
Nous lirons dans ses yeux l'ardeur de la mort

Tandis que devant l'éternité tu te tiens fermement,
Tu comptes nos ans.
Quand tu répands tes feuilles,
Tu les répands là où nous périssons.

35

Hommage à Joan Baez à propos du Vietnam

Mshengu, mère de l'aube,
Toi qui as traversé les collines des Ethiopiens
Pour en rapporter un rêve,
Déploie tes ailes sur la pierre de cette fille,
Et chante aux cascades une grande chanson.
De tes seins nourris-là comme de gourdes

Et quand elles éclateront au-dessus du jour,
Qu'elles deviennent l'héritage de la génération de Nkulu,
Car toi seule, dont le cœur est immense,
Du fond de ces îles tu as distribué des coeurs.

36

Le pouvoir des regrets du passé

Réveille toi et allons au bout du monde
Là, nous entendrons les vents de l'aube,
Ils arrivent, cela fait plus de mille ans qu'ils nous cherchent.
Quand nous les entendrons jaser dans les roseaux
Nous leur demanderons leur nom : ils nous diront
Qu'ils sont la voix de Vuyisile
Et ils nous raconteront leurs belles histoires.
La vie est ainsi faite :
Les objets de beauté sont des vaisseaux à l'abandon.
Même ces bavards intarissables
Nous content les grands récits d'hier.

Pris de regrets, ils lancent leurs incantations ;

« Si nous étions à la pierre de Njunjambili,

Elle ouvrirait ses portes et nous prendrait dans ses bras ».

Et ils se lamentent alors qu'ils n'ont jamais pu toucher son sol sacré.

37 Cris

Je t'offre les cris d'un millier d'hommes fous

Qui crient vers ceux qui n'ont pas de pitié

Qui crient par dessus les cimetières

Où les squelettes s'alignent en piles,

Os disloqués et privés de leurs articulations.

Je t'offre les voix d'un millier de vautours

Qui tournoient au-dessus des charniers

Où les colonnes dans les collines quittent d'autres colonnes

Où les yeux gisent au fond de leurs orbites

Où la lune au désert les abandonne.

Je t'offre cette toile déchirée par le milieu,

Oubliée dans le champ

Par ceux qui s'en sont allés avant que les enfants

N'aient été sevrés de leur sein.

Dis-moi, dis-moi donc

Qui l'a porté avant la chute de l'hiver ?

Je t'offre ceux qui dorment seuls

Leurs mains repliées sur leur rêves,

Un rêve qui ne viendra jamais

Car leur regard fixe la nuit de la mort,

Je te les offre pour que tu le clames au monde !

38

Les autres

Quand mes désirs seront exaucés,

Laissez-moi prendre ces paniers à grain,

Que je les remplisse des désirs des autres hommes,

Afin que si quelqu'un traverse le désert

Il ne connaisse point la faim.

La solitude

Tous ceux qui montent en haut des montagnes de Khalhamba

Savent combien solitaire est la solitude.

Ses échos se répercutent sur les cîmes des pierres,

Elle étire sa langue sèche

Elle recherche la chaleur dans le thorax de la nuit,

Et renversant les gourdes vides,

Avec les ombres absentes, elle émet un sifflement.

Celui qui est seul est seul

Avec l'enfant il gémit dans le sable

Qu'une grande famine a déposé au bord du chemin.

La mère s'était consolée en disant : « Ceux qui le trouveront

Le feront entrer dans le cœur de leur famille ».

Même s'il est entouré d'amour,

Il restera seul à jamais
Et ne connaîtra pas la mamelle du ciel.
Les éléphants sont la muraille de la terre
Ils plient sous le fardeau de ces échos,
Emprisonnés sous le cordon ombilical de la terre.

40

Les amis

Quand tu ouvres ta bouche, tes paroles sont de miel
Tandis que lentement dans le sommeil je sombre.
Cette histoire, tu ne cesses de la répéter.
Je somnole dans la paume de ta main
Tandis que tu tiens ce corps perclus de douleur.
DouceMENT, tu le recouvres
Et me chuchote à l'oreille.
Même si je sais que je ne t'entends pas,

Tu le fais pour ce cœur
Qui jamais ne dort seul.

41

Deux sages

LE CHŒUR : Quelles nouvelles nous apportes-tu, Oh Magalela ?

UNE VOIX : J'apporte des nouvelles des villages du bord de la rivière Mfolozi.

LE CHŒUR : Et que disent-ils à Mfolozi, Oh Magalela ?

UNE VOIX : Ils disent que c'est toi qui connais les grands secrets.

LE CHŒUR : Quels sont donc ces grands secrets dont ils parlent, Oh magalela ?

UNE VOIX : L'histoire de Zongwana, le fils de Mbiya.

LE CHŒUR : Oui, nous connaissons bien Mbiya, nous connaissons bien Zongwana.

UNE VOIX : Viens et raconte-moi cela au coucher du soleil.

LE CHŒUR : Depuis leur départ nous n'avons jamais vu le soleil.

Ils étaient ce soleil, eux qui font les épées,

Et ils disaient que la guerre devait s'avancer prudemment en ce monde,

Et ils disaient que l'humanité connaît un chant grandiose,

Et ils disaient que les grands sont ceux dont le chant appartient à tous les hommes.

UNE VOIX :Oui : ce sont ces hommes qui ont créé nos visions.

42

Elégie pour Mzisi

Oh Mzisi, fils de Thulini,

As-tu jamais vu ces foules en deuil sur les montagnes de Khahlamba,

Qui se piétinent à l'ombre de ces montagnes,

Écoulé la voix de Senzeni, fils de Zemila, tordue par le chagrin ?

As-tu jamais entendu des voix échanger

Leurs récits dans un murmure

Ou vu ces hommes, les yeux attendris et pleins de larmes,

Jusqu'à cette heure où les vents se déploient avec la nuit ?

Les gens sont nombreux comme les champs

Les gens sont nombreux comme l'herbe

Leur destin suit celui du vent

Leurs vies sont harcelées par la tristesse.

L'ombre de Gedeni me suit
Nous l'avions escorté
En disant à la terre de Vezindaba : « Sois fertile »,
Et fais que le clan des Bhele devienne un grand arbre.

Le petit de l'homme entre
Et jette le voile du deuil sur le sol,
Et il dit : « Mère, entends-tu cette voix
Qui gémit comme si elle voulait emplir la terre ? »
Heureuse la femme qui n'a pas d'enfant,
Qui n'a pas nourri cette terre stérile,
Heureuse, toi rivière Tukela qui chante en chœur avec les ans
Et picore et crache des sables sur la rive.

Je vois que le grand arbre a poussé.
Il a poussé puisque les fils de Thulini l'ont nourri.
Et le vieux vent s'avance pour souffler sur les semences.
Elles sortiront, comme les forêts immenses au bord de la mer.

Invocation à la vie

Toi, le joueur de flûte,
Tu joues et tu te déplaces tout le temps,
Tu as le foisonnement de la forêt.
Tu l'as dépouillée de ses feuilles
Et le vent est arrivé et lui a sifflé dessus.
Nomina, ta mère, t'ordonne de venir,
Elle te l'ordonne comme aux rivières
Elle te demande sur l'aire de danse
Où les gens s'amuse sous le croissant de la lune,
Comblés de joie, ils mêlent leurs ombres.
Nomanjalo, ta compagne, t'attend.

Ce chant va monter et remplir la terre
Tous les amants célébreront ta gloire
Et toi-même, avec elle, vous parcourerez l'univers.
Toutes les planètes en un motet uniront leurs voix
Puisque tu as reçu toute la vie en héritage.

41

La diplomatie

Avez-vous jamais vu les grands de ce monde
Se donner l'accolade devant une grande assemblée,
Et briller de leurs propos devant une foule en délire ?
Lors de toutes ces démonstrations il cachent leurs longs couteaux,
Et leurs yeux fouillent jusqu'au fond le regard de l'autre.
Et puis un beau jour loin de cette paix somptueuse

Dans les falaises des cris de guerre retentissent,
Et chacun de déchirer les cieux d'une fureur fulgurante,
Brûlant cette sorcière qu'ils avaient adorée.

45

Les étapes de la vie

J'ai regardé l'arc-en-ciel
Il s'avancait escorté de visages de vieilles
Qui soulevaient leurs lourdes paupières,
Ombres de silhouettes magiques.
L'arrachant à l'horizon, j'ai fait ployer la tresse de l'arc-en-ciel
Pour pouvoir ligoter le terre,
Pour que tout ce qui peut venir du passé
Puisse donner une naissance.
Par-delà les frontières rouges,
Il y a l'éclair neuf de l'enfant
Qui grandira au-dessus

Des ombres des vieilles.
Quand ils les auront soumises
Ils pourront se reposer et créer de nouvelles formes
Qui inspireront une vie nouvelle,
Ils tisseront les nœuds de l'éternité
D'où sortiront de nouvelles générations...

46

Le temps et le changement

Le temps ne bouge pas.
Il se tient rivé au centre de la terre.
Seules les lèvres parlent.
Ce veilleur doté de milliers d'yeux
Se tient là, hypnotisé, hors de ce changement qui pour moi est un mystère.
Il rirait volontiers de façon monumentale,

Car dans cette nuit profonde il se retrouve seul
Et ne pèse en rien sur cet instant historique.

47

La menace de la bombe

A cet instant, vie, je t'ai aimée
Te laissant poser sur mes bras
Pour que je puisse jouir de ton étreinte
En dépit de ces hommes, de ces brutes
Qui voulaient me priver de toi.

Mon sein se gonfla de lait, il voulait te nourrir.
Je m'étais trompé.
A l'instant de la mort, si je t'appelle,
Je vais m'apercevoir que tu m'aimes encore.

Le champignon de la mort
M'a murmuré : « Ceux qui comme toi
Aiment la vie doivent savoir qu'à pas lents je m'avance. »
J'ai regardé dans la rue,

J'ai vu des gens qui se saluaient.

Je suis resté dans cette maison sombre à plaisanter avec toi,
Je voulais que cette assiette de bois dans laquelle je mange soit plus forte,
Afin que tu ne touches pas aux innocents,
A ces enfants qui ont grandi sans savoir ton nom,
Mais déjà ils parlent dans ta langue.

48

Pour le prince Magena

A l'instant de ta chute
Tu avais la beauté des lanières de fer rougies.
Tu étais pareil à un esprit ancestral,
Tes yeux crépitaient d'éclairs.

Avant je te haïssais en ta vanité
Lorsque tu voulais te faire aussi gros que la montagne,
Tu te vantais au grondement des tambours
Que tes disciples sans cesse battaient.

Je te regardais quand tu faisais gicler
La boue de ton cœur.
Jusqu'au sein des lis,
Ces hommes qui traversent la terre.

Aujourd'hui je me suis rapproché de toi,
Et en toi j'ai trouvé l'humilité d'un vieux chien.
J'ai bien regardé tes yeux,
Et j'ai entendu rouler l'hymne de la vie.

Alors j'ai compris
Que même l'ivraie qui pousse dans le champ
Fleurit et dégage une senteur,
Comme toi, carapace de ton pouvoir.

A propos de la mort de jeunes guérilleros

Tu m'as appelé, mais ce soir-là, je n'ai pas répondu :
Tu me faisais peur, toi dont le pouvoir emplit de terreur.
Tu as tué mes enfants avec ta sagaie émoussée,
Tu mas tenu à l'écart pour m'empêcher de les enterrer.
La terre les vomit,
Et partout où je vais, je retrouve leurs corps dispersés.
Se pourrait-il que tu te lasses des Anciens
Qui réapparaissent dans la vallée des rêves ?

Se pourrait-il que leur chair aigüise ton appétit ?

Se pourrait-il que tu t'aveugles sur ce que tu détruis ?

50

Le pouvoir de la créativité

La mort résonne dans les grottes

Elle célèbre sa victoire sur l'obscurité,

Elle surgit du ventre de la terre

Et c'est alors que les taureaux géants à leur sommeil s'arrachent.

Ils crient tant que leurs voix fendent la lune,

Le sang coule à flots sur les nappes du ciel

Et se coagule dans des torsades de brouillard.

Sur les falaises tel un gorille tes pouvoirs se pavanent.

Tu reviens, tu as conquis la terre.

Je le sais, car l'aube s'avance,

Que tu ne seras jamais conquis par des lâches :

Tu briseras leur forteresse,
Tu libéreras la feuille longtemps enterrée,
Tu la feras frémir sur le rivage des grandes vagues,
Tu mettras un feu sur ces lèvres longtemps silencieuses.

51

Au gardien des portes

Gardien des portes de la vie
Laisse-moi entrer ainsi que mes enfants
Pour qu'à l'intérieur nous chantions de grands motets.
Il y a longtemps, sur les ailes de l'aigle,
Nous avons promis d'ouvrir le firmament
Pour libérer les chevaux sauvages du ciel.
Ils danseront et courront dans le vaste orient,
Jusqu'à ce que nos rêves les rattrapent
Jusqu'à ce que nous parvenions au bout du monde.
Nous entrerons dans des milliers de grands villages,
Et à leurs occupants nous raconterons de grands récits :
Ils ne se réveilleront plus dans le chagrin,

Mais se lèveront avec les rayons du soleil,
Et ils nous donneront leurs chants.
Hélas ! C'est toi, mère de Nomawimbela, qui nous retient,
Tes longues ombres nous plongent dans le doute.
Quand nous en sortirons,
Nous créerons un seul monde, qui sera rempli d'épopées.

52

Une voix douce

Ta voix douce dans le vent s'élève vers le ciel
Avec l'hirondelle elle chante sa chanson.
Le vide de la fête est de retour
Et il te supplie d'apprendre aux autres à voler :
Alors l'une après l'autre les vagues s'envoleront à tire d'aile
Jusqu'à ce que se rompe le cordon ombilical du ciel
En d'interminables symphonies.

La civilisation du fer

Je les ai vus avec leur tête rasée
Avec leurs doigts aiguisés leurs pieds chaussés
Avec dans leurs yeux l'éclat de la monnaie.
Je les ai vus
J'ai vu leurs longs cortèges
Qui se précipitent pour adorer des images d'acier :
Ils ont écrasé les intestins des enfants
Jusqu'à ce que la langue leur sorte.
J'ai vu ce fer de ses mains aigues
Etreindre les nouveaux-nés pour le jeter dans les flammes.
Ils erraient sur les routes
Prêchant la religion du fer,
Pleins du sang et du lait des autres.

J'ai vu le lait couler à flots
Comme rivières, sous ces pieds de fer.
La terre se rétracta
Et gémit comme gémissent les machines.
Il n'y avait plus de gens
Il n'y avait plus de femmes,
Dans les grandes artères l'amour était en vente,
Il se déversait des bouteilles comme une poussière d'or.
Ils l'ont acheté pour la fête du fer.
Ceux qui l'ont extrait
Se sont recroquevillés sur ces pierres
Où ils sont morts dans un tourbillon de vent.
Je les ai vus ces adorateurs du fer
Qui rien ne disent.

Au dessus des cités

La lune double et rouge

Veille sur le ciel au-dessus des cités

Elle joue amoureusement avec les ombres de la nuit.

La terre se soulève

Et laisse sortir de grandes fourmis

Qui escaladent des murs en ruines.

L'aigle couvre son espace,

Il veille sur les siècles.

On dirait qu'il n'y a que toi, Nokithula, qui garde le silence,

Toi qui recèles tous les trésors.

Tu observes ce cycle qui tourne lentement

Et puis tu recueilles les récits des planètes éternelles
Tu les déposes au cœur de longues flammes
Et leur images deviennent de longues ombres.
La chair de la chair se retourne et vire
Tandis que les salamandres regardent les siècles.

55

Répétition

Pour l'essentiel, la connaissance
Est une jarre ronde qui regorge de biens,
Où beaucoup de lèvres viennent se nourrir.
Lorsqu'elle ont calmé leur appétit,
Elles la posent délicatement au lieu sacré,
Pour que même dans les temps de famine
Nous puissions nous souvenir de sa douceur
Et comprendre que la faim s'en ira

Puisque la grandeur toujours se répète.

56

La vallée du repos

Toi, terre sculptée et faite pour nos rêves,
Nous, les orphelins de Ndabandabeni,
Nous avançons comme des foules de voyageurs fatigués.
Nous venons pour essuyer la sueur de notre périple
Afin que tu puisses nous épargner leurs tourments.

Sizwile peut-être nous a trompés
Elle nous attendait quand nous étions au désespoir
Nous disant que lorsque nous dépasserions ces régions arides
Nous trouverions l'amour de ceux qui nous connaissent.

Et te voyant dans cette tristesse
Qui partout nous entourait
Nous eûmes peur, peur que
La faim de nos rêves
Dévore sans jamais rassasier.

Mais ces collines qui reculent
Et surplombent nos cœurs en ruines
Nous montrent, forts comme la danse, ces moments à venir.
Nous accueillerons leur ivresse et nous dirons
Nous persisterons tant que les volutes de leurs rêves ne se moquent pas de nous.

L'exaltation de ce rêve
Nous accompagne sur le sable,
Vite nous allons moissonner ce fruit élevé comme nous.
Elle revient toujours pour manger avec nous.

Pourquoi l'homme ne pourrait-il pas
Une fois qu'il est né, savoir ce qui l'attend,
Et se débarrassant des poussières de l'espérance
Avancer au rythme de ce cœur qui bat ?
Pourquoi doit-il aller à tâtons dans l'obscurité ?

Ce n'est pas comme toi, grande vallée,
Tu es pareille à ces fleurs que nous avons vues
Tomber sèchement sur la terre nue
Puis féconder les dunes de poussière du désert.

Tu es aussi grande que tes chants.
Nous les avons déclamés partout

UNE VOIX : Eux seuls détiennent la vérité.

LES AUTRES : Ils apporteront la vie à la grande génération

Une génération qui s'élèvera au milieu des ruines.

UNE VOIX : Dans l'obscurité je serre leur surdité dans mes bras

Leurs voix déjà émettent les premières syllabes

Et délivrent leurs messages.

58

La graine antique

Nuit dans la nuit des nuits de l'antiquité

Une nouvelle plante pousse hors de ta semence,

Vie jaillie des graines de la terre et qui fleurit.

Sur la rivière, dans les roseaux, une poitrine halète

Elle libère cette voix qui est la vie.

Ce chant n'a pas de fin :

Les tiges sèches ne mourront point

Mais elles tendront leurs lèvres

Et leur fertilité mordra dans la saison nouvelle.

Les bergers qui montent la garde aux courbes de la terre

Comptent les villages, en laissant d'autres pour les générations à venir,

Et ils disent : « Nous ne sommes pas les seuls à détenir cette force de la chair. »

59

Hommage à Rodin

Je suis pur, la pureté de l'étoile.

Ses feux suivent l'infini d'esprit.

Des lis sauvages ouvrent leurs pétales sur les traces des pas,

Et leurs ailes battent comme des dragons de légende.

Cette angoisse engendre les cycles mystérieux des brumes.

Je t'ai vu te détourner

Et mettre le feu à un tas de bois sec

Dont les flammes ont forgé des hommes

Qui ont erré et donné naissance à d'autres mystères.
Quand le feu baissa ses flammes,
Des membres lisses sortirent, tendant leurs mains,
Leurs lèvres ouvertes prêtes à faire écho,
Plantant leurs larges pieds dans le ciel.

60

Les gens

Comme je vis tu vis de même
Parce que tu fais partie de mon existence.
Si je t'avais transmis mon savoir en héritage
Alors j'aurais l'esprit toujours vivant d'un Ancêtre
Relié à d'autres mondes.
Et si j'ai coupé le cordon ombilical
Je saurai reconnaître le sol où je l'ai enterré

Puisque cet élément essentiel fait écho à mon expérience.

Et de la même façon les multitudes de mes multitudes

Sont des multiples de ceux qui ont un savoir,

Et qui transmettent ces particules de leur existence.

61

Vengeance

Que dirais-tu si je venais la nuit

Planter ma sagaie dans ton flanc

Pour venger les morts :

Ceux que tu n'as pas connus,

Ceux dont les cicatrices sont cachées,

Ceux qui n'ont pas droit à un monument,

Ceux dont tu ne te souvenais que dans tes célébrations ?

Nous ne les avons pas oubliés.

Jour après jour nous avons allumé ce feu,

Déployé la flamme de notre colère,

Autour de nos villes,

Autour de nos enfants,
Qui resteront là, monuments de cendres,
Témoins de nos éruptions de vengeance.

62

L'idéaliste

Fils de Mhlaleli, c'est toi qui m'a mis dans ce tourment.
En un voyage futile tu m'as envoyé attraper la lune,
Et t u m'as fait traîner derrière les chevaux qui galopent en ce monde.
En sifflant, j'ai tenté de prendre la lune au piège
Mais obstinée, elle planait au-dessus de ma tête.
Je me suis tenu à l'autre bout du monde

En m'appuyant sur la canne du héros.

Et rêvant de la rivière Sibhekedu, je me suis entêté à longer la voie lactée.

Adorateurs pleins de zèle, nous étions ceux de la promesse :

Nous devions hériter des biens de ces années lentes à mûrir.

Mais devons-nous attendre encore longtemps, nous qui avons si peu de temps ?

63

Devant le monument aux morts.

Nous attendions devant ce monument

Au centre d'une grande cité couverte d'images.

Le soleil se levait avec patience

De ses ailes brisées il frappait le ciel.

La cérémonie et ses rites somptueux terminés,

Nous entendîmes monter de l'intérieur le chant d'une bergère tibétaine

Dont l'écho traversait la terre.

Le temps et ses peurs infernales tordaient nos ombres.

Pour l'apaiser nous avons chanté en chœur

Mais nous savons maintenant que ce chœur dit la mort.
Mourir, alors, c'était si simple
En sachant qu'à cette mort on a sacrifié de jeunes taureaux.
Une ère nouvelle commence dans la pureté de son sang,
Et l'océan vient frapper les rochers pareils à une longue ligne d'étoiles.

64

La bête cruelle

Un homme araignée pend à une souche sèche,
Il secoue ses cheveux et répand la nuit.
La peau qui se hérissé est dure.
La bête s'approche
Elle veut nous écraser entre ses dents.
Pour l'apaiser, nous avons d'abord sacrifié notre fils,
Mais notre chair aiguise son appétit.
Satisfaite, elle se tient assise sur ces os,
A cause d'elle, des orphelins pleurent,
Ils croisent ces sentiers que nous avons traversés.
Des pas nous encerclent comme une foule assoiffée de meurtre

Elle guide le tranchant de la sagaie
Et le fait passer entre nos côtes.
Les côtes se sont tordues et ne disent rien
Car les mains de la bête les ont réduites au silence.

65

Pour celui qui se plaint

Le voilà qui se plaint
Lui qui n'a pas vu ces misères
Qui commencent à naître
Prodigues comme la femme qui donna naissance à des jumeaux.
Il ne sait pas qu'il n'est pas seul dans la nuit
Il chérit ces paroles dites au berceau
Qui sont désirs par milliers.

Il fait partie de ceux qui s'en vont avec le vent
Et s'accrochent au nid des hirondelles.

66

Une image de la terre (la vie)

Monde de Dlinza,
Quel est donc cet objet mystérieux que tu portes
Ce renflement qui te fait ressembler à une bossue ?
Tes côtes gisent serrées dans la vallée.
Là, un grand oiseau bat des ailes
Patiemment, il attend de nous mettre dans le deuil,

Il descendra pour déchiqueter nos crânes.
Sous le ventre tendre,
Les entrailles sont répandues,
Abri pour un veau né loin des autres.
Il vit seul, dans un monde défiguré,
Un infirme peut-il survivre autrement parmi les vautours ?

67

Le serment

Gumede, fils de Ndaba, me voici.
Je suis venir t'offrir le mortier de Masilela, ma mère.
Il est lourd, comme si elle l'avait chargé de magie.
Elle l'a déposé sur la jarre de son cœur.
Ne l'oublie pas à la maison de Mpembeni
De crainte que la vermine n'y prolifère.
Peut-être la vie va-t-elle nous frapper d'une malédiction
Puisque nous ne nous sommes pas comportés comme ses enfants.

Si celui qui a mille côtes se présente
Ne le laisse pas te tromper
En lui promettant une place sur ces terres fertiles.
Dis-toi que cela est sacré, tu sais bien que c'est dans notre âme.

68

L'impatience et l'expérience

J'aimais Nomaphakade
Même si elle me faisait errer avec les vents,
Et me persécutait,
Ma faisait goûter une herbe amère.
Si je m'en étais accommodé,
J'aurais connu la mort des fourmilières,
Avec ces hirondelles qui dansent sur ces monticules.
Je lui réserve une place au milieu des immortels,
Dans notre histoire, ils sont légions.
Je lui demande de ne pas me quitter

Mais de me laisser faire ma moisson de cette expérience.

69

La paix

Des roches lisses surplombent des mares profondes.

Des ombres en nombre sombrent dans un rêve.

Elles glissent vers leur mort

Ne pouvant s'agripper au vaisseau

Qui est suspendu sur la vague.

Elles se noient sans goûter à la douceur de la paix.

La paix en silence flotte.

Le petit vagabond la trouve,

Il la hisse vers le soleil

Il offre à boire aux voyageurs assoiffés

Pour qu'il se multiplie et couvre la terre.

Pour une poétesse hésitante : Alicia Medina

Fille de la fille des cieux

En ce monde existe-t-il une chanson sans larmes ?

Même ceux qui se lèvent avec l'arc-en-ciel

Sortent d'un sol infecté de pourriture.

Ne passe pas tes jours sur ce sol

Mais avec l'hirondelle monte dans le ciel.

C'est alors que tu comprendras ceci :

De ces grottes sortent de grands chants pleins de larmes.

Eux seuls nourrissent la foule à la pointe du jour,

En la rassasiant de leur langue puissante.

Aussi te faut-il quitter ces lieux d'innocence

Et offrir ton cœur aux vents.

Alors les aveugles chanteront pour la terre

Ils gronderont en même temps que les rivières immortelles,

Par eux, les grandes plantes reflouriront

Et ceux qui sont las trouveront une ombre où se reposer
Et là ils mangeront les fruits de leur grandeur.

71

Le spectacle de la jeunesse

J'aimais ces enfants du lion
Quand leurs crinières commençaient à pousser,
A la façon des héros antiques.
Je savais que leur avenir serait grand
A les voir bondir sur le cou tendre de l'antilope
Qui depuis longtemps s'est vantée de sa célérité.
Je louais leur force habile :
Je savais que bientôt ils tueraient des buffles.

La voix de la nuit

Toutes les fois que j'excite ta voix
J'entends ce gémissement dans la longue nuit,
Sur son dos il porte un enfant qui hurle,
Il tourne tout autour du monde.
Je me débats dans mes peurs, j'espère qu'il va se taire
ET trouver un havre de repos.
Mais son cri interminable met mon cœur à vif.
Tu m'as appelé : « Même ces danses que tu montres

Ne sauraient me faire taire. »

En toi, il y a la fin d'un cycle,

L'ultime voix de l'après-midi.

73

La danse

J'entends les tambours, l'après-midi,

Voix qui se pressent sur l'aire de danse,

Ce jour nous chantons les chants de Bayise.

Le grand danseur au vent frémit

Et me demande, spectateur,

« Qui se tait quand les autres dansent ? »

Je réponds : « c'est Dalikeya. »

Je connais celui qui se tait,
Celui qui est la voix de la terre,
Celui qui répétera nos noms
Lorsque nous serons enterrés dans la forêt,
Nous perpétuant dans la mémoire des hommes.

74

La dédicace

Une fois que tu auras traversé la rivière,
Cherche un lieu fertile.
Là, prépare le terrain
Et plante les graines de notre désir.
Plante-les pour les générations de l'été,
Quand elles arriveront elles récolteront cette moisson
Et seront rassasiées par nos fruits.
Elles se souviendront de nous dans leurs contes
Elles diront que ce plaisir est mien, et celui de Ndongoshiya aussi,

Autant dire le sien, et cela pour un millier d'ans.

75

Quand j'ai compris

Te souviens-tu de cette grande nuit

Quand la terre se recouvrit de chiens de chasse ?

Alors tu avais promis de pardonner à la lune

Tandis qu'elle se levait sur la rivière Msunduze

Et quand elle tenta de boire à même la terre,

Les chiens sauvages la chassèrent et la dévorèrent.

T'en souviens-tu ?

Entendant des voix d'hommes, vers eux nous avons couru :

Nous voulions savoir qui ils étaient.

Quand nous les avons appelés, ils sont restés muets.

Quand nous avons découvert qu'ils étaient des échos de notre jeunesse,

Nous avons pris le chemin le plus court

Pour annoncer les fêtes de l'autre côté des ruisseaux.

Alors nous avons su que nous n'étions pas seuls sur cette terre.

Des gens apparurent, des animaux apparurent, et puis le soleil...

76

**Élégie pour un inconnu surnommé
Ponda, fils de Gabela, mort à la guerre.**

Sous l'ombre des plantes, des mnaqanawe,

Il y a une pierre noire.

C'est un monument dédié à Donda, fils de Gabela.

C'est lui seul, lui l'enfant des hommes, que j'aimais.

J'ai erré sur la maigre colline

J'ai demandé mon chemin à l'éléphant.

De sa trompe il a secoué les troncs

Et de sa tête il a montré l'endroit où le soleil se couche.

Que vais-je faire ?

L'endroit où le soleil se couche est endormi.

Pourtant, j'essaye de lui réveiller la tête :

Les peaux sèches ont mal, je n'entends que cela.

Je prendrai son bracelet

J'irai le vendre chez ceux qui secouent les oiseaux dans leurs rêves

Pour leur dire de se réveiller et de gémir encore.

Je vais édifier une montagne pour y reposer ma tête.

C'est alors que je pourrai enfin parader avec lui

Nous danserons sur les grands espaces

L'étranger de passage en nous voyant

Demandra : « Quel est celui qui pleure sur mon chantier ? »

77

Europe

Europe, tes fondations

Reposent sur une roche rude.

Ton cœur est une toile d'araignée

Sèche dans le désert.

Tes enfants me font peur :

Ils sont comme les petits de la vipère

Qui dévorent la chair de leur chair.

Jadis j'ai cru ce qu'on me disait

Jadis j'ai cru que tu avais des seins

Qui débordaient de lait.

Je t'ai vue te ruer avec des livres

D'où des oracles tiraient leurs prophéties

Je t'ai entendue dans la forêt

Hurlant comme un loup

Broyant les os de ton clan.

Je connais la dureté de ta vision :

Tu as fermé les portes

Et tu as pris l'acier pour époux.

Tu l'as choisi non par amour,

Mais parce que lui seul

S'est cantonné dans le silence.

De lui tu as fait la source de tes prophéties

ET convoqué les oracles :

Les aveugles te faisaient rire

Mais c'est comme une aveugle

Que tu te débats dans cette nuit profonde.

Les enfants ont hérité de ce feu.

Ils soufflent sur ces flammes jusqu'au ciel

Et dans leur sommeil, ils en attisent d'autres.

Que dira le soleil ?

Le soleil rira :

Car en traversant les âges il a brûlé plus d'un berceau.

78

L'exil

Nos vies en ruines

Parmi les feuilles.

Citrouilles pourries

Dans un champ de boue.

79

Tristesse, dans le désert du soir

Oh Mantantashiya

Ton enfant pleure

Seul, après la destruction de cette terre.

Ecoute-le qui s'en va
Avec tous les lions du vent
Transpercés de sagaies.

80

La permanence

Qu'il en soit ainsi :
Que ce grand vase soit soulevé du sol
Que des lèvres chaudes viennent s'y abreuver
Et qu'ensuite la langue se mette à parler
Qu'elle étale sa chanson.
Quand la soif brûlera l'esprit
Laissez-nous retourner au village
Et nous mêler à ce festin où l'on mange
Avec ceux qui ne sont plus.

Je me tenais entre deux planètes inaccessibles,
L'une morte dans l'abîme des siècles,
Peuplée d'hommes du passé et de dinosaures,
Qui génèrent un temps empli de visions de mort.

Je vis l'autre à travers les larmes de l'après-midi,
Jeune, tendre, se débattant hors du vagin
Torturée par des images titanesques de l'aube
Dans le gouffre de la nuit et des étoiles naissantes.

Je suis resté sur un tiers monde,
Amer, ni jeune ni vieux,
Haletant, haletant comme un volcan,
Et le feu je multipliai :

J'étais toutes choses.

82

**Le triomphe de l'homme
(en regardant une sculpture)**

Devant ce visage sculpté dans l'ombre de la pierre
L'angle prend une vision de la chair.
Même celui qui a créé à partir d'une essence est vivant.
Il a lutté contre les serres de l'aigle
Sachant que souvent il se dresse gonflé d'orgueil.
Il a dominé cet instant dans le temps
Il a fait parler les muets.
Ces âges qui bavardent ont le son de l'éternité.
Les morts s'éveillent et s'ébattent dans leurs danses
Ils écrasent les feuilles chaque jour répandues
Car leurs visages ont des yeux,
Des lèvres, une chair, en ces siècles.
Ce visage qui se dresse droit au-dessus de la terre
Va tourner son regard et planter ses oreilles dans le temps

Il va écouter l'épopée qui monte des ans
Ces ans pleins de l'orgueil des âges de l'homme
Les seuls à avoir créé l'éternité.

83

Le milieu d'un cycle

Il n'est pas de jour qui passe
Sans que ces chiens sauvages n'aboient.
Ils hurlent sur les falaises
Tandis que lentement nous refermons nos portes.
Et nous nous demandons : combien de temps encore
Pourrons-nous échapper à leur faim inlassable ?

84

Le péché de l'amour monolithique

Mon amour a commis un crime :

D'aimer des piètres amours

De s'abandonner à la mort

De serrer contre soi les pots d'argile de son ivresse.

Le conseil d'hommes peu recommandables

M'a fait asseoir à proximité du tabouret de la tradition.

La coutume veut, on me l'a dit, que l'on soit face au feu

Pour voir les mêmes images se transformer en mirages.

Pas un seul homme

N'est un rejet unique sorti du sol.

Tout homme a ses cicatrices

Où d'autres hommes tentent de trouver leur guérison.

Ceux dont l'esprit est fixé sur une pierre sacrée

En offrant ainsi leur existence démembrée

Sont voués aux rebuffades de la vie.

Ils périront dans des fourrés de roseaux.

Ils pleureront sur un tas de gravats
Qu'ils ont accumulé avec leurs espoirs desséchés
Tandis que la moisson déploie sa plénitude.
Partout, les graines fécondes de l'amour surgissent.

85 **La conquête de l'aube**

Devant la grande montagne du soleil
J'ai escaladé le précipice
J'ai livré bataille aux scorpions.
Le soleil s'est moqué de moi tandis que je sortais du vagin
Et il a levé le voile sur un monde de *mambas*.
Je les ai vus se presser en masse dans les champs.
A grands cris j'ai appelé Mbenzi, la prophétesse,
Pensant qu'elle sait tout de nos malheurs,
Pas le malheur des lâches,
Mais celui des braves qui se battent.
En dansant elle traversa le ruisseau et vint à moi,
Tandis que je m'accrochais au bord du rocher
Et voyais d'autres se noyer devant moi.
Mon père qui a la grandeur de l'éléphant
M'adressa les louanges faites pour les conquérants.
Même les vents
Je les ai domptés.
Je brûlais comme le feu central de la voie lactée.
Au-dessous de moi, d'autres affûtaient leurs sagaies.

Et pour moi-même je composais un grand chant,
Arme contre l'aube.
Jamais plus elle ne marchera sur mon ombre,
Elle ne déchirera point la peau du lion,
Ni ne me surprendra en train de rêver, demain.

86

Les traces de tes pas

Les traces de tes pas étaient pleines de peur.
Elles piétinaient la terre en plein rêve.
Mais quand tu t'es redressé
Tu traînais tes jambes brisées,
Tu gémissais comme un estropié.
Je me suis tenu à l'écart pour te regarder
Et j'ai vu que tu tremblais.
Alors j'ai compris que tu avais tombé le masque de ta lâcheté.
Tu as couru vers les nœuds de la nuit
Aveugle, droit vers la mort

Et lorsque je t'ai trouvé, je t'ai fermé les paupières.

87

Perte soudaine

Quand tu étais sur l'aire de danse
Les coeurs battaient,
Portant les fleurs de leurs nouveaux fruits,
Les gens les ramassaient lors de cette grande moisson.

De grands chanteurs criaient lors de cette célébration,
Motets qui tonnaient pour les rocs en suspens.
Les ailes de l'hiver étaient brisées,
Les rivières éclataient dans un surgissement de hautes vagues.

Cela dura jusqu'à l'heure de l'étrange nuit

C'est alors que la mangouste fourbe

Nous brisa l'échine :

Ainsi fumes-nous emportés par nos extases scélérates !

88

Un cadeau sans son destinataire

Où étais-tu le jour où nous arrivâmes avec Nomazilo

T'apportant nos cadeaux et ceux des autres ?

Pourquoi n'as-tu pas laissé l'empreinte de tes mains

Afin que nous puissions compter les doigts des ans

Et dire qu'il ne s'en est pas allé comme une rivière

Qui s'éloigne dans un silence de mort.

Hélas ! Tu as laissé des ruines grandes comme des maisons

Hantées par un vacarme de chauve-souris
Qui de leurs ailes se sont moquées de nous.

89

Devinette : l'homme, un animal méprisable ?

Mon premier a connu de grandes amours
Mon second mais peu l'ont désiré
Mon troisième ce n'étaient que des gourmands
Mon quatrième je les ai beaucoup haïs !

Aussi j'ai laissé ce grand amour
Dépérir au lieu sacré.
Un jour
Les rats reviendront gavés de ce festin
Et ils célébreront la conquête de la terre.

Ils donneront naissance à des hommes

Qui danseront avec la violence du tonnerre,
Fiers d'être issus d'une mère rate
Et parents de toutes les laideurs .

90

Beauté brève

Au fond de ta beauté
J'ai trouvé les orbites de la mort et me suis retiré
Pour finir par sombrer dans des gouffres
Qui s'affaissent
Pendant que le soleil éclate dans la lueur fulgurante de l'aube.
On dirait qu'il rit avec les siècles.
Mère des objets de beauté
Tu as ébranlée la terre
En la trompant avec tes illusions.
Tes lèvres à jamais
Proclament la fin de la vie de l'homme.

Le mendiant

Quand ton regard m'a fixé
Il venait du fond de tes yeux
Où la poussière du champ s'est répandue.
Dans tes yeux j'ai vu des écuelles en bois vides.
J'ai vu trembler tes mains légères
Comme si en vibrant elles allaient tout ensemercer.
Tu étais dans une nuit sauvage et inaccessible
Tes lèvres se rompaient
N'ayant pas l'habitude de prononcer des paroles chaleureuses.
Une fourmi sauvage courait sur tes haillons.
Lorsque tu as tenté de lâcher des mots,

Ils sont tombés en pièces en demandant qu'on leur donne à manger.

Alors, j'ai compris que tu étais Mavuso.

92

Le prisonnier politique

J'avais envie de parler

De parler avec des mots nombreux comme des grains de sable,

De l'autre côté du barbelé,

De l'autre côté de cette forteresse de pierre.

J'ai rencontré une veuve qui voyageait

Elle faisait passer du bois mort aux prisonniers.

C'est cette femme qui m'a interdit de dormir

Et qui m'a mis dans des rêves.

Ce rêve est toujours le même.

Il chasse sur son ancre

Et puis il trouve un endroit où se reposer :

Au fil des heures il tisse ses toiles d'araignée.

Un jour quelqu'un arrive et ouvre la grille.

Le soleil laisse éclater ses feux

Il répand ses flammes sur toute la terre

Il détend le ressort de l'humanité.

Derrière nous il y a des montagnes
Où la veuve est abandonnée.
Elle reste là et ne peut donner naissance à rien,
Elle ne tire fierté que des ombres d'hier.

93

A la mine d'or

Des tours montent dans le ciel,
Des sons renvoient leur musique,
Des sonneries retentissent devant et derrière,
Elles réveillent les foules au centre de ce feu.
A ce banquet les serveurs mettent leur clinquant,
L'opulence s'empile sur les montagnes.
Mais où sont les gens ?
Nous restons à regarder ces parades
Nous parcourons les salles désertes

Nous qui sommes verrouillés dans ce puits d'or.

94

La bonté

J'attendais la fébrilité

De tes mains

Porteuses de toutes les moissons de l'amour.

A l'aube

Tu t'es avancée dans les vastes champs des hommes

Qui te tenaient dans leurs bras.

Tu es retournée vers ces foules en attente

Offrant à chacun

Un vase plein.

95

Un amour dans l'embarras

J'ai lavé mes mains

Dans cette mare où tu as lavé ton corps

Et j'ai entendu ta voix dans l'obscurité

Qui disait reviens à moi, Masilela,

Reviens, toi qui es aimé.

96

Le jour de la trahison

Ne fais pas comme les gens de Ngoneni

Ils se sont précipités ouvrant leurs bras chaleureux

Pour étreindre un homme qui était à leur porte.
Ils firent de même le jour de la trahison
Ils étreignirent la pointe acérée de la sagaie courte.

97

Et nous

Depuis que la lune est pleine
On te voit partir et puis revenir.
Nous disons : « Dépose ces provisions sur ce cairn,
Prends ton mortier,
Et pose-le sur les autres. »
C'est à cela que les gens nous reconnaîtront
Quand à la porte ils verront la flamme de ton amour.
Si tu te tiens assise dans l'obscurité
Tu entendras le son de nos pieds
En train de danser ce chant.

Le collier d'étoiles

Grande la joie qui s'empare d'un million de cœurs.
Les colombes échangent leurs voix en travers des lacs.
Au comble de l'extase, les chantent l'une pour l'autre.
Tu ne connais plus de limites.
Tu viens, apportant des vases prometteurs
Et lorsque nous buvons dedans,
Nous tombons dans un profond sommeil et rêvons d'étoiles.
Chacun choisit sa propre constellation
Et la tresse en colliers
Et la portera en se pavanant,
Et il dira que ce jour est à nous :
Etonnés, les jaloux nous regarderont.

Dédicace pour un poète

Grand poète, qui dort entre les rochers,
Ton sommeil est beau quand la terre retentit
Du bruit des pas des hommes
Qui foulent le sol pour marquer ton espace.
Tu les as laissés, la coupe débordante de douceur.
Ils boivent, ils reviennent encore et toujours
Escaladant la colline empêtrée d'épines
Et puis ils se tiennent sur ce terrain découvert
Ils clament ton nom,
Ils offrent ta beauté

A chaque génération que ton chant réveille.

LE MOTET DES DÉCADES (Extraits d'une épopée)

Première partie

Et c'est alors que naquit le temps.

L'obscurité du mille pattes ceignit la terre

Et le silence s'enfonça dans l'espace comme une lune gravide.

Des touffes d'obscurité à l'horizon s'enchevêtraient,

Et la terre en frémit telle un cœur immense.

Les montagnes acérées attendaient le premier fruit du soleil,

Et comme le nuit l'emportait, les étoiles dardèrent leurs épées de lumière,

(Des mondes plus anciens que les nôtres, c'est ce que l'on dit)

Elles déchirèrent ce noir manteau et ses mystères cachés.

Le créateur qui fit le ciel et la terre

Emplit cette planète d'une pléthore de bêtes

Et parcourut les grands sentiers du firmament,

Il regardait les gouffres avides des montagnes,

Les flots des grandes rivières et des vastes océans

Dont les vagues à jamais viennent frapper les grands rivages.

D'un coup le ventre de la terre se fendit et s'ouvrit,
Libérant les animaux qui rampent sur la terre,
Et d'autres qui volent en battant des ailes,
D'autres enfin qui martèlent le sol de leurs sabots.
Le lion rugit le tonnerre de sa première peur.
D'autres animaux moins féroces tenaient leurs yeux ouverts,
Et puis, sentant l'odeur alléchante du sang,
Ils se joignirent à ce grand carnage.
C'est ainsi qu'une leçon fut retenue : la vie doit continuer,
Et les bonnes choses doivent nourrir les appétits farouches.

Au début, le créateur avait des messagers
Qu'il expédiait à l'autre bout de l'univers :
Sodome, l'Intelligence du Firmament
Qui explora les labyrinthes de la terre
Et ouvrit les portes à toutes les créatures qui habitent la terre.
Content de son œuvre,
Il chanta tandis qu'elles se pavanaient :
« Ces multitudes peupleront ce monde de pierre,
Les forêts connaîtront le vacarme des animaux en déroute
Les montagnes folâtreront avec les antilopes,
Et les rivières abondantes regorgeront de vie.
Pourtant, en tout ceci, il manque encore la venue de l'homme,
Fier, et qui de rien n'a crainte. »

Sans cesse il répétait le grand bonheur du ciel,
Pareil à celui qui chante tout seul les motets de la vie.

C'est là que se tenait Simo, il montait la garde
Aux confins de l'univers,
Par moment, il occultait la lueur de la lune
Et l'obscurité revenant sur la terre, il espérait reprendre un terrain perdu.
Souvent, il voyageait en compagnie des enfants de Sodume,
Ces sauvages qui se délectaient
De brandir les éclairs de la foudre.
Sodume, leur père, vivait près de la terre,
Où il se livrait à des jeux, avec Nodume, sa femme.
Elle hurlait, et sa voix stridente retentissait dans les sentiers du ciel.
Mais la voix de Sodume, forte et grave, ébranlait le firmament.
Souvent avec elle il apparaissait, il la poursuivait sans répit.
Tous deux aimaient l'oiseau bleu du ciel :
Sa queue était d'un bleu profond, bleues étaient ses ailes,
Son corps était bleu, mais ses pattes étaient d'un rouge ardent.
En tous lieux, comme une nuage, devant eux ils le laissaient voler.

Parfois il déployait ses ailes
Il arrachait les montagnes à leur solides racines.
Ceux qui savent ces choses disent même que ses poumons crachaient un feu
Dont les grandes flammes ébranlaient la terre
De sorte qu'aux yeux de tous,

Il était l'image de la colère des dieux.

En tout ceci le pouvoir du créateur

Se manifestait par sa fille, Nomkhubuluwane, la princesse de la vie.

Elle était la source de toute vie,

Elle offrait l'abondance aux affamés de la terre,

C'est pourquoi dans leur monde les animaux l'acclamaient,

Gambadaient et s'ébattaient comme de jeunes veaux,

Cette princesse de la vie était aimée pour ses chants,

Quiconque les entendait s'allongeait,

Et en son cœur répétait sa musique à l'infini.

Et même en ce jour de débats solennels,

Tous tendaient l'oreille tandis qu'elle traitait de sujets inconnus et beaux,

Et qu'elle disait : « Nous avons accompli les autres tâches de la création,

Mais sans l'homme, elles demeurent incomplètes,

C'est lui qui reliera toutes les choses de l'existence,

Il sera un grand berger d'une sagesse sans pareil. »

Elle ne perdait pas son temps en de grands débats interminables,

Car même ceux qui l'écoutaient mettaient beaucoup de temps à comprendre

Ce qu'au jour de la création ils n'avaient point compris.

Mais Somazwi, que tous redoutaient, lui dont la parole a la violence du feu,

N'attendit pas longtemps, comme tous ceux que le soupçon anime,

Terrifiés par ce pouvoir qui lance un défi à leur gloire,

Eux qui de leurs yeux ardents suivent toutes les idées nouvelles,

Il répondit comme si ces mots lui brûlaient les lèvres,

Et il dit : « C'est ici que commence une longue série de bévues,
Comme à cette époque lointaine où nous fîmes reproche au vent
Lui disant qu'il nous suffit que notre grande assemblée existe,
Car pour nous c'est l'ultime expression des pouvoirs du créateur.
Mais maintenant, comme c'est étrange, on nous parle d'un nouveau pouvoir
Qui dominera toutes choses par son savoir. »

Comme il parlait, tous tendaient une oreille attentive,
Sachant que même s'ils ne le portaient pas en leur cœur,
Son esprit était vif comme la orne du taureau
Autour de lui ses partisans s'attroupaient comme une couvée,
Et comme à l'accoutumée ils acclamaient la moindre de ses paroles.
D'autres faisaient leurs délices de ces joutes verbales,
Disant : que ces géants nous montrent leur force.

Ils attendaient Sodume,
Car son intelligence bafouait ceux que l'on disait sages,
Et quand il parlait même les vents semblaient l'écouter.
Alors Somazwi reprit en ces termes : « Que va donc faire cette créature,
Avec un savoir qui surpasse celui de tous les êtres de la création
Lesquels ont en reçu assez pour chaque jour.

Et le lendemain, il leur en reste encore assez pour leurs besoins quotidiens.
Or je crains que cette créature, en sachant trop,
N'en vienne à éprouver à la fois les peurs d'hier, et celles du lendemain qui l'attend.
Le jour où il comprendra ce qui manque à son clan,
Il échafaudera des rêves qui ne seront jamais accomplis,
Partout il ira partout au hasard, tenaillé par le doute et se demandant :

« Qu'est-ce que cette terre, et que vaut la vie ?

On ne peut se contenter de jouir des beautés de cette vie sur terre. »

Ses paroles étaient si sages que même ceux qui soutenaient Nomkhubulwane

Furent pris de doute, ils étaient ébranlés par ces pensées de Somazwi.

Et tous s'agitaient sur leurs sièges et se posaient des questions.

Seul Sodume prêtait l'oreille,

Comme s'il était inspiré par des visions que les autres ne pouvaient saisir.

Il se tourna vers son épouse qui avait posée sa main sur son épaule,

Et il dit : « Cette vie que nous vivons nous prive de la sagesse,

Et nous sommes dépassés par ce qui se présente à nous. »

A peine avait-il prononcé ces mots que quelqu'un se leva,

Et se tournant vers lui comme s'il l'entendait :

« Grand champion, toi qui l'emportes par de terribles pouvoirs,

Ne laisse pas le feu de ta parole brûler des objets de beauté,

Comme si ces propos étaient la pure vérité.

Dégaine donc ta pensée, et transperce ces pensées mauvaises,

Même chez ceux que tu as ébranlés.

Nous savons tous qu'un grand sentier va de l'avant.

Là, toutes choses trouvent leur solution.

Et ces pensées sournoises, toi, en quelques mots, tu peux les redresser. »

Il se tut, et tous les autres firent de même.

On eût dit que le premier qui parlerait allait causer un grand tumulte.

Sodume ne lui répondit rien.

Il écoutait, comme tous les hommes sages

Qui point ne se hâtent et chaque nœud défont.

Parfois, lorsqu'ils découvrent la vérité, ils se contentent de rire en leur coeur,
Car ils savent que les mots sont comme des graines,
Des mains elles tombent par centaines, mais la plupart dans leur coque périront.
L'un d'entre eux, connu pour son amour du plaisir, se leva,
Car il pensait qu'il pouvait prendre la parole.
Et afin qu'ils puissent se souvenir de ces pots où mousse la bière,
Il dit : « Comment pouvons-nous, en un jour, résoudre de tels mystères ?
Il faut nous installer à l'ombre, et creuser la question pour trouver la vérité. »
Les autres échangèrent des regards, ces propos leur plaisaient,
Mais aucun ne souhaitait faire montre de son enthousiasme,
Car en ces grandes assemblées, il n'est pas question de dire qu'on a faim.
Les opposants intervenaient de plus belle,
Disant : « La création de l'homme n'est pas le désir du créateur. »
On eut dit que ceux qui s'opposaient à la création de l'homme allaient l'emporter,
En alléguant ce qui suit :
« Cette sottise créature marchera à l'aveuglette comme quelqu'un qui sait et pourtant rien ne sait.
Une vie, pour être agréable, doit connaître ses limites. »

Après un long débat,

On entendit Nomkhubulwane réclamer leur attention.

A maintes reprises elle renouvela son appel, car c'est elle qui avait provoqué ce débat.

Et comme elle se mettait debout, le soleil se prit à frémir avec son ombre.

Alors, s'adressant à celui qui préférait les bêtes à l'homme,

Elle dit : « Les arguments utilisés aujourd'hui sont étrangement prémonitoires.

Ceux qui s'opposent à la fin de la création

Le font parce qu'ils pensent que ce qui est fait l'est pour toujours.

Ce qu'ils ne comprennent pas, c'est que cette création sans cesse doit créer.

Il est dans sa nature de changer.

De par son abondance, elle éclate en d'autres abondances

Et celui qui aime sa grandeur ne saurait la mettre en question,

Car mettre cela en question, c'est tisser pour s'emmêler dans l'étrange.

Sa grandeur à jamais réside dans une expansion sans fin.

Somazwi et tous ceux qui sont entraînés par ses paroles ne savent pas

Que cette créature qui s'appelle l'homme tirera son pouvoir

D'une lutte qu'il va devoir mener pour des pouvoirs inachevés,

Et cela seul pourra inciter son esprit à avoir soif de sagesse. »

Tout en prononçant ces paroles, elle savait ce qui se cachait derrière leurs craintes.

Or, même à cet instant, ils commençaient à se faire une idée de ce qui allait s'ensuivre.

Tous, et jusqu'aux partisans de Somazwi, ils tendaient l'oreille

Car malgré tout ils la tenaient en haute estime, non pour son prestige,

Mais pour ses pensées brûlantes comme le fil de l'épée.

Celui dont la réputation depuis si longtemps devait tant à la sagesse intervint.

Et comme il commençait à parler, tous les regards se tournèrent vers lui,

Car ils sentaient que Sodome allait dévoiler quelque sagesse.

« J'ai entendu des langues habiles

Dire ce que cela voudra dire pour l'homme

De marcher dans l'ignorance, d'être aveugle sur son destin.

Mais de telles questions, de telles remarques ont leur point faible :
Quiconque est rattaché au cordon ombilical de la vie va renier son être
S'il remet en cause la globalité dont il n'est qu'un prolongement.
Ce n'est pas lui seul qui existe, ou qui est la réalité de la création,
Mais ceux qui existent déjà et les autres qui suivront,
Puisque le regard de la vie peut parcourir l'immense éternité.
La fille des cieux a dit toutes les vérités.
Et qui ne l'a pas entendue
Doit détenir sa propre vérité, qu'il ne saurait nous exposer ici. »
La grande assemblée tendait l'oreille,
Chacun tentant de démêler le sens profond des paroles de Sodume.
D'autres mettaient ses propos en question, disant que toute vérité est relative,
Mais certains ne savaient plus que dire,
ET leur visages étaient pétrifiés d'étonnement.
Alors Sodume reprit la parole : « L'esprit est l'essence même de la conquête.
Si l'homme reçoit ce pouvoir en don,
Même les lions, si fiers de leur force, le craindront.
Moi et tous ceux qui aiment que la vie se développe,
Nous disons : « Que l'homme règne sur la terre. »

Ceux qui étaient de cet avis en chœur approuvèrent,
Et comme à l'accoutumée on entonna un grand motet,
Panégyrique de ceux qui étaient en faveur de l'humanité.
Dans l'assemblée, quelqu'un s'écria :
« Cette voix est nôtre, elle est la nôtre. »

Et quand ce débat plein de mystère toucha à sa fin, chacun s'en fut.

A la maison de Somalhe, on organisa de grandes fêtes,

Lui qui était à la source de tous les plaisirs :

Quiconque pénétrait en sa demeure pouvait à son gré ripailler.

Ils firent force vacarme, riant et buvant,

Certains tenaient en main des pots à bière ornés d'étoiles,

Tandis que d'autres se moquaient en déclarant : « Tu n'as rien dit, grand bavard ! »

A l'adresse de ceux qui jamais ne parlent mais toujours écoutent.

Sodume lança une boule de feu

Qui éclata en éclairs au fond de l'horizon,

Et ces éclairs ouvraient une voie dans le ciel,

Et ceux qui sont espiègles se précipitaient dessus

Et se balançant d'un rayon à l'autre, sur terre ils descendaient.

